

# Les Lettres Normandes

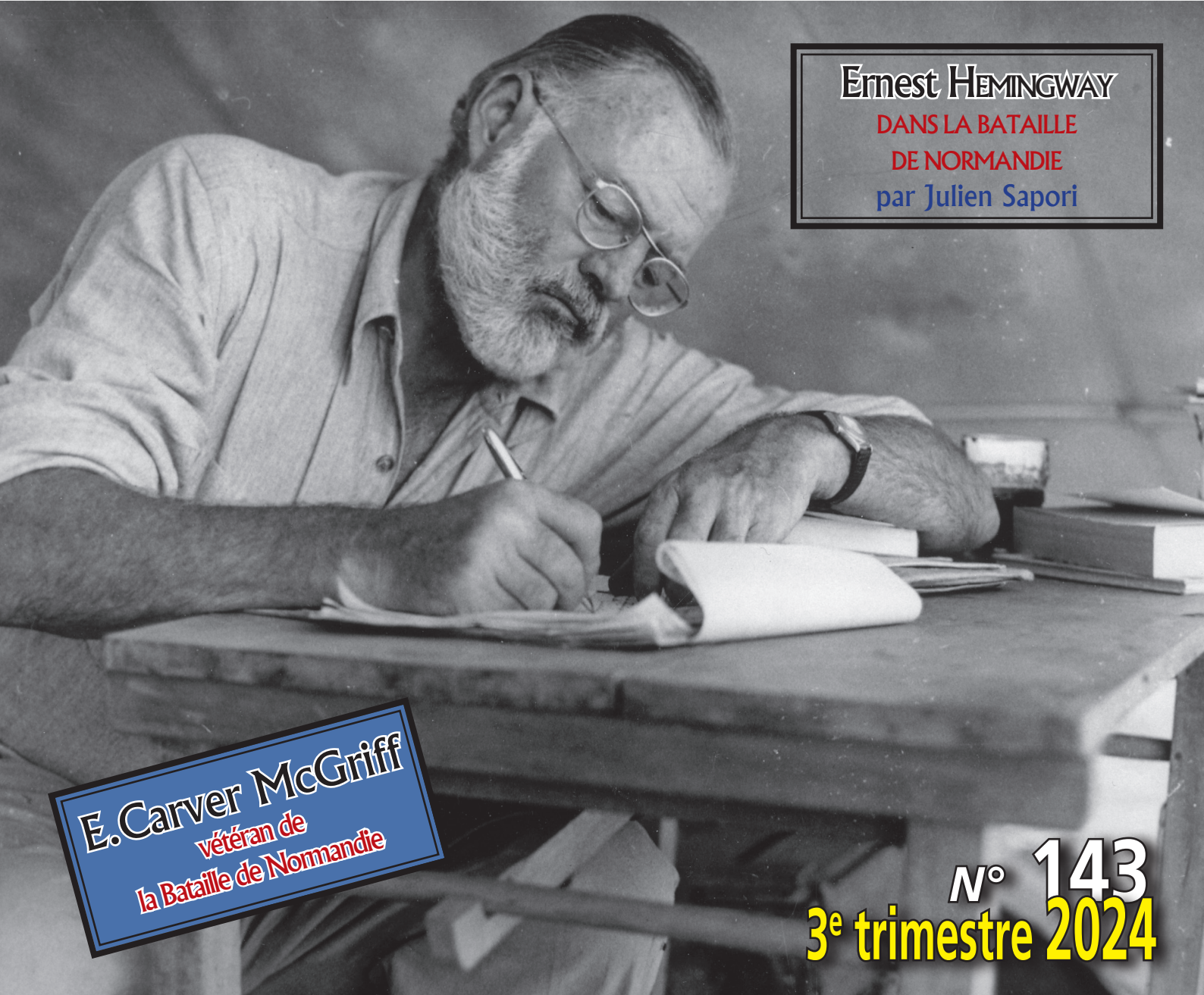
Revue Trimestrielle de la Société des Écrivains Normands



Ernest HEMINGWAY

DANS LA BATAILLE  
DE NORMANDIE

par Julien Saporì



E. Carver McGriff  
vétérán de  
la Bataille de Normandie

N° 143  
3<sup>e</sup> trimestre 2024

n° 143 - 7 € - 3<sup>e</sup> trimestre 2024

Les Lettres Normandes

Rédactrice en chef  
Bernadette Laval-Fisera

101<sup>ème</sup> année



0753-9010

Des Amérindiens dans la guerre :  
souvenirs...  
par Eric Navet



**LES LETTRES NORMANDES**  
Revue Trimestrielle de  
la Société des Écrivains Normands

**n° 143 - Sommaire**

- P. 2 :** Le mot de la Présidente  
**P. 3 :** Vie de la S.E.N. :  
*Salons et Assemblée Générale*  
**P. 5** Millénaire de Caen 2025  
*Béatrice Pannier Louvigny*  
**P. 6 :** Joseph le cantonnier  
*par Philippe Détéville*  
**P. 7 :** Jean d'Ormesson  
*par Jocelyne Corbel*  
**P. 8 :** Parole aux écrivains normands  
*par Jocelyne Corbel*  
**P. 10 :** Anthologie poétique  
*Normandie d'hier et d'aujourd'hui*  
**P. 12 :** Hemingway dans la bataille de Normandie  
*par Julien Saporì*  
**P. 15 :** E. Carver McGriff  
*Vétérans de la Bataille de Normandie*  
**P. 16 :** *Guerres et poésie*  
**P. 18 :** Des Amérindiens dans la guerre : souvenirs...  
*par Éric Navet*  
**P. 19 :** Brève d'auteur : Ultimatum  
*par Lauranne Valette*  
**P. 20 :** Telle qu'en elle-même...  
*par David Hanley*  
**P. 22 :** Nous avons lu, vu, retenu  
*Recensions de vos livres, Exposition et spectacle à Carentan*  
*par B. Laval-Fišera et N. Jaussaud-Obitz*  
**P. 24 :** L'héritage de la peur  
*par Krystin Vesteraleen*

Rédactrice en chef de la publication :  
B. Laval-Fišera  
Rédactrice-adjointe :  
N. Jaussaud-Obitz

societedesecrivainsnormands@gmail.com  
Site : lasen.fr

**Abonnement 2024**

20 € (4 numéros)  
40 € (adhésion & abonnement)  
55 € (adhésion couple & abonnement)

Maquette & mise en pages :  
Les Petits Écarts  
SIRET 390843811 00048  
Impression : fm.repro  
SIRET 451446231 00016

# Le mot de la présidente

Les célébrations du 6 juin ont amené des centaines de milliers de gens vers notre région, certains pour commémorer les victimes civiles et militaires, d'autres pour s'inscrire, d'autres encore pour se distraire.

Parmi les écrivains et écrivaines d'ici beaucoup ont eu envie de témoigner devant eux, et avant l'oubli, de ce que fut leur destin et celui de leurs proches lorsque tombèrent les bombes.

Ce numéro ne pouvait pas échapper à la thématique de la guerre; quelques pages, découvertes par les rédactrices au moment des salons, ou surgies dans l'actualité, se sont imposées.

Ces blessures ineffaçables du vingtième siècle et du vingt-et-unième dans notre pays et dans l'Europe qui s'effrite ont changé l'écriture des poètes des pays qui les ont subies et qui en souffrent encore.

Les Lettres Normandes se réjouissent de faire lire la poésie qui libère ses auteurs des traumatismes des années de plomb et celle qui s'est libérée de l'académisme soviétique. La littérature est un remède contre la xénophobie.

Nous tenons à être des passeurs de la culture qui veut vivre. Inversement la parole de nos écrivainEs demande à être exportée et reconnue, alors qu'elle est normande et forcément provinciale.

Les salons que nous tenons dans la région ancrent la notoriété de ceux et celles qui y participent. Vous en trouverez des exemples ci-dessous.

Nous poursuivons nos efforts en direction d'autres horizons, en faisant jouer nos relations personnelles dans d'autres régions ou en essayant de soutenir les derniers efforts des jumelages franco-allemands par exemple, comme récemment à Valognes.

**Bernadette Laval-Fišera**

*Présidente de la SEN*



*Le monument commémoratif Les Braves, d'Anilore BANON, se dresse au centre de la plage normande Omaha Beach.*

# Vie de la Société des Écrivains Normands...

## SALON DU LIVRE DE DOZULÉ, 20 avril 2024

Samedi 20 avril 2024, 11 heures du matin. Le soleil caresse de ses francs mais frais rayons l'espace culturel Fernand Seigneurie, à Dozulé, où, un à un, une trentaine d'écrivains prennent possession de leur emplacement.

14 heures. Le 6<sup>e</sup> salon du livre de Dozulé ouvre ses portes au public. Madame Doléon, première adjointe à madame le maire de Dozulé, prononce un discours d'ouverture et de bienvenue, auquel Yves-Marie Hello, secrétaire de la Société des Écrivains Normands, répond en exprimant remerciements et satisfaction, puis termine en souhaitant longue vie au partenariat auteurs-lecteurs.

Tout l'après-midi, le public, parents et enfants, va et vient, s'attarde, feuillette et échange avec les auteurs qui répondent complaisamment aux questions aussi diverses que nombreuses.



Après avoir visité l'espace des auteurs, les visiteurs, un livre ou deux sous le bras, ont le loisir de découvrir un second espace littéraire réservé au thème "Fantôme de Canterville", de s'attarder à un atelier de Création du livre pour enfants sur le thème "Le lièvre et la tortue", ou encore d'admirer une exposition de 30 planches originales de bandes dessinées.

Madame Gauguin, maire de Dozulé, passe de stand en stand et prend le temps de converser avec chaque auteur.

Vers 18 heures 30, madame le maire prononce une allocution de clôture et invite auteurs, organisateurs et visiteurs de la dernière heure à se retrouver autour d'un apéritif offert par la municipalité. C'est le moment d'échanges sympathiques, voire amicaux. Puis, la salle Fernand Seigneurie se vide peu à peu, les portes se ferment aux sons des derniers au revoir et la place retrouve son calme sous les derniers rayons du soleil qui se retire, lui aussi.

Yves-Marie Hello

3



## FESTIVAL du LIVRE CANY-BARVILLE, 2 juin 2024

10 heures. Sous un ciel quelque peu couvert et par une température plus automnale que printanière, le 3<sup>e</sup> festival du livre de Cany-Barville s'ouvre au public dans la salle Daniel Pierre, champion du lancer de poids qui participa aux jeux olympiques de 1924. Le public arrive peu à peu pour découvrir les ouvrages des 37 auteurs venus de 4 horizons différents :

Le Comité des Lettres de Grainville

L'Association Reflets de l'Est

L'Association des Amis du Vieux Fécamp

La Société des Écrivains Normands

Les lecteurs potentiels vont et viennent dans les larges allées judicieusement aménagées pour faciliter les déplacements

et permettre à chacun de s'intéresser et de prendre son temps. Les ouvrages présentés sont très diversifiés. Il y en a pour tous les publics et pour tous les goûts.

Vers 14 heures, après un copieux repas, pris sur place et offert aux auteurs, sous un ciel souriant et par une température de saison, le salon s'anime de nouveau. Les visiteurs, très intéressés et sympathiques, s'attardent et conversent avec les écrivains, notamment avec l'invité d'honneur Patrick Chesnais, homme de théâtre et de cinéma qu'il n'est pas besoin de présenter et avec une autrice condamnée à 20 ans de prison par les Mollahs et qui a réussi à s'évader.

Le temps passe et, vers la fin de l'après-midi, le public se fait de moins en moins nombreux. Aux bruits des valises qui se ferment et des chaises que l'on range, le salon prend fin vers 18 heures.

Sous un soleil radieux, chacun regagne ses pénates. Le parking se vide. Au revoir Cany-Barville. Rendez-vous au 4<sup>e</sup> festival du livre.

Yves-Marie Hello

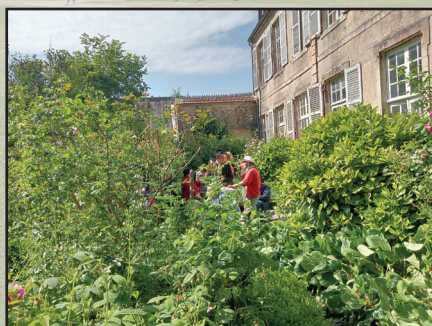
## SALONS d'ECAUSSEVILLE, de COUTANCES et de VALOGNES

La SEN a la chance de bénéficier de l'amitié d'autres associations avec qui elle peut participer à des salons et élargir son public. L'ambiance était au rendez-vous à Écausseville, Coutances et Valognes, dans des lieux de patrimoine.

Les 8 et 9 juin les Auteurs en Cotentin nous ont réservé une large place au Hangar à dirigeables. De la cornemuse a retenti dans le hall d'exposition en hommage à Bill Millin, sonneur lors du Débarquement, la chorale Coutain'zic a chanté entre autres le chant des partisans qu'une conférence a commenté. Autour de nous se pressaient de nombreux visiteurs venus assister aux célébrations alors qu'au-dessus de notre tête vrombissaient les avions.

À Coutances c'est l'association Le Manchot qui organisait pendant deux jours le festival du livre dans la belle église Saint Nicolas, en plein centre ville. Nos sociétaires ont pu dans ces deux cas choisir le ou les jours de dédicaces.

À Valognes, nous avons retrouvé avec bonheur l'Hôtel Grandval-Caligny où nous avons l'an dernier fêté notre centenaire. Nous étions comme chez nous dans le jardin, invités par les propriétaires, Julien et Maud Saponi, nouveaux adhérents.



## Assemblée Générale 2024

Les sociétaires et sympathisants de la SEN seront conviés le **dimanche 24 novembre 2024** à la **Journée Maigret** organisée à **Villedieu-les-Poëles**.



Nous passerons ensemble une belle journée, dont vous recevrez prochainement le programme détaillé, voici d'ores et déjà les grandes lignes de cet événement.

11H00

Assemblée Générale et Remise du Prix Maurois.

12h30

Repas "**Comme chez madame Maigret**"

14h00 à 19h00

Conférences et films Maigret, en parallèle avec le salon du roman policier de la SEN.  
*Dernier film à 18 h*

Nous proposerons également, à cette occasion la remise des prix, d'un concours de mini nouvelles (d'ambiance policière et avec un petit défi à relever pour pimenter l'exercice).

Les modalités de ce concours seront à retrouver après validation par le bureau :

sur le site <https://lasen.fr/>

et sur notre page facebook

<https://www.facebook.com/profile.php?id=61555642674477>

À vos plumes...



## Millénaire de Caen 2025 :

730 personnes vont veiller sur Caen matin et soir pendant 1 an  
(du 21/03/2024 au 20/03/2025)

*Témoignage de Béatrice Pannier Louvigny (14)*

*Veille du 02/05/2024 de 20:19 à 21:19*

Quelle expérience inoubliable de veiller sur CAEN à cette heure où la vie de la ville est encore très active. En étant déjà ambassadrice de Normandie depuis 3 ans parmi les 10 000 membres (via Normandie Attractivité), il était évident qu'une telle opportunité de participer à un tel événement normand me semblait incontournable. D'autant plus, que cette expérience fera l'objet d'un ouvrage écrit par 730 auteurs et pour l'auteure que je suis (avec 10 ouvrages parus à ce jour), cela va être un challenge de plus de participer à une œuvre commune.



Ce petit abri en verre et bois surplombe les remparts du château d'où une vue imprenable sur la ville s'offre à moi avec certes, de jolis clochers qui s'élancent, mais on est loin des 100 parfois annoncés. J'en ai comptabilisé une bonne dizaine environ. Puis, « Ici et là » se dressent majestueusement des grues car Caen est une ville en travaux permanents depuis quelques temps. Une mouette est même venue orchestrer un ballet à tire d'ailes, devant ma baie vitrée avant de s'envoler vers le port. « Caché Derrière » au loin, j'ai pu admirer les couleurs arc-en-ciel des attractions de la fête foraine qui virevoltaient dans le ciel. J'ai pu observer de là-haut le ballet des bus, des tramways, des motos, voitures, piétons mais aussi le passage des éboueurs.

Je suis enchantée de cette heure d' « Ultra Moderne Solitude » car je me disais « Et si en plus, y'a personne »..., mais si, quelques groupes m'ont saluée, l'abri étant illuminé pendant cette heure de veille. « Quand le soleil se couche » me promet un spectacle qui devrait me ravir étant une passionnée de couchers de soleil, sauf que la journée s'est passée sans que « Le soleil donne », donc ce fut une soirée sans réel coucher spectaculaire. Mais ouf, il ne pleuvait pas, « C'est déjà ça » car il faut dire que la veille, c'était le déluge.

J'ai même eu une pensée pour mes amis (depuis 42 ans) Laurent Voulzy que j'ai imaginé ici avec une guitare et Alain Souchon avec son carnet qui auraient été fort inspirés pour écrire une petite ballade sur Caen, car ils aiment ma belle Normandie, après avoir écrit sur « Mayenne » pour Laurent et « Portbail » pour Alain ...

Quant à moi, cela m'a inspiré un petit poème :

« Quel très intense moment  
De veiller sur ma ville de Caen  
Quel bel émerveillement  
D'assister au soleil couchant  
A ma ville s'endormant  
Et ce depuis bientôt 1000 ans ! »



**Laissez-vous tenter par l'aventure en vous inscrivant aux prochaines dates de recrutement :  
1<sup>er</sup> août 2024 et 4 novembre 2024 sur [www.lesveilleursdecaen.fr/inscription-veille](http://www.lesveilleursdecaen.fr/inscription-veille)**

Joseph Binet était un peu l'homme à tout faire dans cette petite commune où les immenses surfaces de la plaine céréalière de Caen viennent se mêler aux intimes espaces bocagers du Bessin. Joseph était, à la fois, garde champêtre, cantonnier, bedeau et fossoyeur. De taille moyenne, plutôt trapu, il pouvait avoir une quarantaine d'années bien qu'on l'eut classé aisément parmi les vieux tant son visage était buriné par de profondes rides. Sa chevelure " poivre et sel ", un peu frisottante, couronnait une calvitie déjà avancée que masquait, à tout heure du jour, une casquette éculée grisâtre qui semblait comme retenue par de larges oreilles. De tempérament plutôt courageux et travailleur, l'employé communal était malheureusement victime d'une soif chronique qu'il étanchait pourtant difficilement avec de bonnes lampées de cidre. Si les matinées s'écoulaient généralement sans problème, le reste de la journée se montrait plus incertain, si bien que le travail en pâtissait trop souvent.

Joseph, solide gaillard dans sa jeunesse, avait été marié à une bien jolie femme qui, n'ayant pas pu supporter les cuites journalières, avait abandonné le foyer conjugal pour vivre une vie plus calme dans un village voisin. Le couple avait eu un seul fils, un grand échalas, chétif et malingre, qui s'était fait embaucher comme commis dans une ferme où le pauvre garçon n'était guère heureux.

Doux et mesuré quand il était à jeun, Joseph, comme c'est souvent le cas en pareilles circonstances, devenait passablement agressif lorsqu'il avait bu. Il avait gardé de sa jeunesse plutôt turbulente un esprit assez revendicatif qu'exacerbait un entêtement à nul autre pareil.

Le lundi matin, Victor Lamy, l'adjoint au maire chargé de la voirie, faisait le point sur les travaux accomplis par Joseph au cours de la semaine précédente. Il lui fallait bien souvent constater, lors de ses vérifications du samedi matin, que de nombreuses tâches n'avaient pas été faites ou l'avaient été avec trop peu d'application. Malgré son penchant naturel bienveillant, Victor Lamy n'hésitait pas à souligner vertement les manquements les plus manifestes :

– Fais des efforts, tout de même ! Sinon le maire va se fâcher ! Je n' t' conseille pas d' l'amener à monter sur ses grands ch'vaux : ça pourrait t' coûter cher et j' te garantis que, dans ce cas là, tu mettrais bien des mois avant de r'trouver une place comme celle-là !... Réfléchis bien à c' que j' te dis ! concluait alors l'adjoint.

– J' fais c' qu' j' peux ! répliquait Joseph.

– C'est pas toujours vrai ! Quand t' as pas bu, y a rien à dire ! Tu fais ton boulot comme i' faut ! Mais, voilà ! Ça s' gâte au cours de la journée ! Faut p'us qu' tu boives comme tu fais !

– C'est facile à dire mais... mé j'ai soif !

– Alors bois de l'eau ! Ça n' te fera pas d' mal !

– Vous voulez ma mort, Monsieur Lamy ! de l'iau ? J'avons pas envie de m' rouiller les boyaux ! Quand on a chez sé du si bon baïre, faudrait être ben malade pour êt'e réduit à la tristesse !

– Comme tu veux mais je t'aurai prévenu !

– D'accord ! d'accord ! J' disais ça pour vous faire enrager ! J' vais m' régimenter ! répondit Joseph en abaissant la visière de sa casquette avant de prendre avec le plus grand sérieux la position du garde-à-vous. Victor eut bien du mal à retenir un sourire et dicta à Joseph le programme des travaux pour la semaine.

Ce jour-là, un mardi de juillet, le cantonnier devait faucher les bas-côtés de la route qui conduit du village au calvaire. Le travail avait été commencé alors qu'il faisait encore frais, mais, au fil des heures, la chaleur estivale avait engourdi l'atmosphère. Joseph avait correctement travaillé jusqu'à midi, s'arrêtant seulement pour battre la lame de son redoutable outil. Il était rentré chez lui pour déjeuner et avait repris la faux vers 14 heures. La température devenait de plus en plus intenable. Elle obligea notre cantonnier à faire de fréquentes pauses afin de reprendre son souffle, d'éponger la sueur qui coulait le long de ses joues et d'étancher sa soif. Vers 16 heures, Joseph, épuisé, s'octroya le loisir d'une petite halte. Un vieux chêne lui offrit une ombre dense et fraîche.

« J' vais m' reposer ici cinq minutes ! » pensa-t-il en s'allongeant sur un coin d'herbe qui venait d'être fauchée et d'où s'exhalait déjà une enivrante odeur de fenaïson. Tout était calme ; la nature même semblait vouloir accompagner le cantonnier dans sa propre torpeur. Chaleur et alcool conjuguèrent leurs effets pour entraîner Joseph dans un profond sommeil.

Le soleil donnait encore fort sur la voie départementale quand une voiture ralentit, s'arrêta puis fit marche arrière. Le conducteur avait aperçu, dans le fossé, une masse sombre d'où émergeait une paire de

bottes. Il gara son véhicule sur la berme et descendit précipitamment. Était-il arrivé malheur sur cette étroite route où les gens roulent bien souvent comme des forcenés ?

Anxieux, l'étranger s'approcha du corps inerte. Qu'allait-il découvrir ? Il descendit dans le fossé, se baissa pour mieux voir et constata avec soulagement que l'homme respirait encore. Remis de son trouble, l'automobiliste tapota le bras du "gisant" qui eut beaucoup de mal à ouvrir les yeux. Le dormeur aperçut alors le visage inconnu penché sur lui. Il grogna une phrase inaudible et tenta un vague mouvement pour se redresser. Sans pouvoir se relever complètement, il s'assit sur le bord du fossé, la tête penchée en avant, les épaules tombantes, les mains posées sur ses genoux.

« Que vous est-il arrivé ? demanda l'automobiliste. Vous ne vous êtes rien cassé, au moins ? Que puis-je faire pour vous ? Avez-vous besoin d'aide ?

– Ça va, ça va ! grommela le cantonnier.

– Vous êtes sûr que vous n'êtes pas blessé ? Voulez-vous que j'appelle quelqu'un ?

– Non, que j'vous dis !... Mais où que j' suis ? Où qu'est ma faux ?

– Vos outils sont là-bas, au pied du grand frêne !

– Et où qu'est ma casquette ?

– Là ! là ! sur le poteau de la barrière !

– Ah, bon, mais quelle heure qu'il est ?

Surpris, notre sauveteur hésita quelques secondes avant de consulter sa montre :

– Il est bientôt 19 heures !

– 7 heures ? Bon Diou ! Mé qui quitte à 6, j'avons fait une heure supplémentaire ! rétorqua avec rage le cantonnier.

Philippe Déterville

Extrait de *Aussi vrai que j' te l' dis*

7

## Jean d'Ormesson :

*Le 16 septembre 1994, l'écrivain Jean d'Ormesson avait fait sensation à Coutances. Invité des Rencontres littéraires, l'académicien avait attiré près de 600 personnes dans la chapelle du centre d'accueil diocésain. L'échange avait duré deux heures trente. Françoise Fouillard, organisatrice du rendez-vous durant dix-huit ans (de 1986 à 2004), conserve un immense souvenir de cette rencontre. " Il ne se prenait jamais au sérieux et l'on pouvait l'écouter pendant des heures. Il avait un regard et une attention au monde incroyables. Son humour moqueur, sa joie de vivre mettaient tout le monde à l'aise ". (extrait journal Ouest France du 06/12/2017)*

Hors de notre rubrique des auteurs normands parlant des animaux et avant que de continuer les citations des Écrivains Normands, une petite parenthèse pour un extrait de ce billet d'humour de Jean d'Ormesson :

(...) « Les termes empruntés au monde animal ne se retrouvent pas seulement dans les fables de La Fontaine, ils sont partout. La preuve : que vous soyez fier comme un coq, fort comme un boeuf, têtu comme un âne, malin comme un singe ou simplement un chaud lapin, vous êtes tous, un jour ou l'autre, devenu chèvre pour une caille aux yeux de biche. Vous arrivez à votre premier rendez-vous fier comme un paon et frais comme un gardon et là,... pas un chat ! Vous faites le pied de grue, vous demandant si cette bécasse vous a réellement posé un lapin. Il y a anguille sous roche et pourtant le bouc émissaire qui vous a obtenu ce rancard, la tête de linotte avec qui vous êtes copain comme cochon, vous l'a certifié : cette poule a du chien, une vraie panthère !

C'est sûr, vous serez un crapaud mort d'amour. Mais tout de même, elle vous traite comme un chien. Vous êtes prêt à gueuler comme un putois quand finalement la fine mouche arrive. Bon, vous vous dites que dix minutes de retard, il n'y a pas de quoi casser trois pattes à un canard. Sauf que la fameuse souris, malgré son cou de cygne et sa crinière de lion est en fait aussi plate qu'une limande, myope comme une taupe, elle souffle comme un phoque et rit comme une baleine. Une vraie peau de vache, quoi ! Et vous, vous êtes fait comme un rat.

Vous roulez des yeux de merlan frit, vous êtes rouge comme une écrevisse, mais vous restez muet comme une carpe. Elle essaie bien de vous tirer les vers du nez, mais vous sautez du coq à l'âne et finissez par noyer le poisson. Vous avez le cafard, l'envie vous prend de pleurer comme un veau (ou de verser des larmes de crocodile, c'est selon). Vous finissez par prendre le taureau par les cornes et vous inventer une fièvre de cheval qui vous permet de filer comme un lièvre. C'est pas que vous êtes une poule mouillée, vous ne voulez pas être le dindon de la farce. Vous avez beau être doux comme un agneau sous vos airs d'ours mal léché, faut pas vous prendre pour un pigeon car vous pourriez devenir le loup dans la bergerie. Et puis, ç'aurait servi à quoi de se regarder comme des chiens de faïence. Après tout, revenons à nos moutons: vous avez maintenant une faim de loup, l'envie de dormir comme un loir et surtout vous avez d'autres chats à fouetter ».

Jocelyne Corbel

# Parole aux écrivains normands

Avec le thème de la FAUNE que nous reprenons, c'est à une véritable promenade dans un parc zoologique que les auteurs normands nous invitent. Nous avons quitté le N° 142 avec Louis Bouilhet et son poème Fossiles.

8

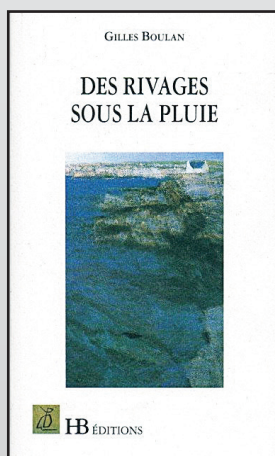


**Danielle BOULAIRE** est née à Cherbourg, en 1940. Elle écrit des romans et des nouvelles et anime des ateliers d'écriture en Normandie et à Vincennes où elle réside, alternant avec Fermanville dans la Manche.

Extrait de son roman *Au point d'épine* (Editions Rhubarbe - 2007).

(...)Un large papillon aux ailes grises se déploie lourdement, lentement s'élève, frappe les joues

de molles gifles et, malhabile, s'échappe du long écrasement. Il faut, vite, avant qu'il ne se jette sur l'ampoule nue qui se balance aux poutres, lui ouvrir la lucarne, vers le ciel aux nuages d'hiver.(...)



**Gilles BOULAN** est né en 1950 à Deauville. Il vit et travaille surtout à Caen. Il est passionné de sciences de la nature (doctorat de paléontologie des vertébrés) et de théâtre auquel il se consacre maintenant. Il écrit aussi des articles et des nouvelles. Depuis 1995 il anime le théâtre itinérant « La Famille Magnifique », jouant partout en France et à l'étranger.

Extraits d'articles sur le site [ventscontraires.net](http://ventscontraires.net) : du 9/10/2013.

## Chair dodue du dodo- Histoires d'os 45

Oiseau emblématique de l'Île Maurice, le dronde, plus connu sous le nom de dodo, est sans conteste un des tous derniers fossiles recensés puisqu'il n'a disparu que depuis trois cents ans, victime d'une chasse intensive. En effet, lent et lourd, incapable de voler, l'oiseau apparenté à un pigeon africain constituait une proie facile pour les petits insulaires. (...)

Extraits de son recueil de nouvelles *Rivages sous la pluie* (HB éditions - 1998) :

Le chien court dans les vagues à la poursuite des goélands et Lucien le surveille en se roulant une cigarette brune. C'est un jeune labrador, fringant, de couleur miel. Deux ans. Beau en muscles et en vie. La fierté de son maître. (...)

(Labrador dans les vagues)

**Françoise BOURDIN** est née en 1952 à Paris de parents chanteurs lyriques. C'est une romancière contemporaine à grands succès (plus de 40 ouvrages), scénariste pour la télévision, qui vivait en Normandie dans l'ex-maison d'André Castelot, à Vernon dans l'Eure. Le cabinet médical de son ex-époux était aussi au bord de l'Eure. Elle fut ensuite l'épouse de l'écrivain Michel de Decker. Elle est décédée le 25/12/2022 à Vernon.



Extrait de *L'Héritier des Beaulieu* (Belfond - 1998).

(...)ils le rejoignirent à pas de loup, prenant soin de rester contre le vent. Une dizaine de biches et de faons se tenaient à proximité d'un des abreuvoirs métalliques, têtes levées, naseaux frémissants, et leurs silhouettes un peu floues se déplaçaient lentement, presque sans bruit, de façon irréaliste.(...)

**Ivan BRAZOV** est né en 1948.

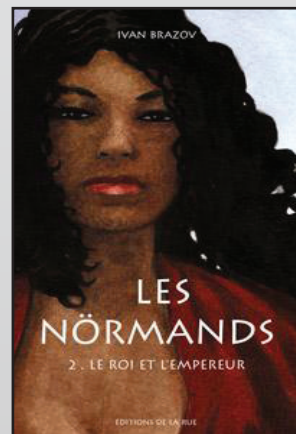
Journaliste et grand voyageur, il a posé ses bagages en Normandie où il écrit ses romans.

Extrait de *Les Normands – Tome 2 Le roi et l'empereur*

(...) Le faucon semble indifférent à l'envol d'un couple de ramiers à la recherche de brindilles afin de terminer le nid qu'ils confectionnent dans les hautes branches d'un noyer.

Les deux pigeons, enivrés par cette première sortie du matin, planent à leur tour avec grâce, en rasant du bout de l'aile la cime des arbres. (...)

Invisible, caché par le soleil, le faucon amorce alors son piqué, les ailes repliées le long de son dos, le cou tendu, le bec en avant. Sa descente est directe, sa vitesse impressionnante. De loin, il ressemble à une pierre venue du ciel qui va s'écraser au sol. Il frôle le premier pigeon sans dévier de sa trajectoire...(...)



Piero di Cosimo, incendie dans la forêt





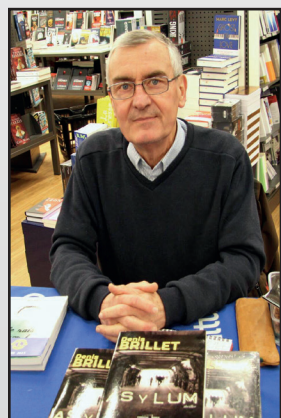
### Michelle BRIEUC

vit en Bretagne où elle est née, mais elle vient souvent en Normandie et elle est membre de la Société des Ecrivains Normands.

Son roman *Le temps d'un été* se déroule à Honfleur, en voici un extrait à propos des mouettes :

(...)Leurs cris ressemblent à

des ricanements, écoute bien, elles se moquent. C'est caractéristique chez elles. En plus elles dévorent tout, quoi que ce soit, de vrais éboueurs ! Pour les reconnaître, c'est simple, le bec des goélands est jaune, celui des mouettes est rouge, comme leurs pattes. Maintenant tu sais tout.(...)



Denis BRILLET est un auteur normand contemporain. Longtemps membre de la Société des Ecrivains Normands, il écrit surtout des nouvelles et des romans. Il fut enseignant auprès d'enfants en difficulté ce qui se ressent à la lecture de ses ouvrages.

Extrait de *Lignes de vie* (Jacques Flament éditions - 2012) : Nouvelle intitulée Pixel

(...)Pixel est un épagneul fauve, abandonné voilà trois ans par

son ancien maître un jour de février, ne me demandez pas pourquoi.

C'est moi qui l'ai découvert, un dimanche où nous étions allés nous promener dans la forêt de Fontainebleau. Il était sous un arbre, grelottant de froid et de faim, maigre et crasseux, pitoyable.(...)

Il avait levé les yeux vers moi, des yeux de chien battu selon l'expression consacrée, et il avait grondé un peu, mais sans méchanceté. J'avais bien compris qu'il avait peur. Je m'étais accroupi, j'avais tendu la main doucement pour ne pas l'effrayer et je lui avais caressé la tête.

C'était déjà un vieux chien, il n'y avait nullement besoin d'être expert...(...)

### Robert BRUCE,

poète et écrivain-colporteur du Pays de Caux, se disait « le dernier écrivain colporteur de France », il fait aussi des conférences sur le colportage en français et en allemand et se trouve souvent invité dans des émissions de télévision. Ses ouvrages parlent beaucoup de ses années de galère quand il était SDF. Il est mort subitement en mars 2014 à Dieppe.



Extrait de *Un café et l'addition ou la rue au cœur* :

(...)j'avais trouvé Pavarotti, mon canari favori sur le dos, couché sur le sable au fond de sa cage, ses frêles pattes repliées sur elles-mêmes, les paupières closes, raide mort. Hier encore, de son perchoir, mon petit chantre bienaimé trillait à tue-tête, s'affutait le bec contre les barreaux de sa prison, sautait joyeusement d'un perchoir l'autre dans la volière trop grande, picorait la seiche accrochée à la cage avec frénésie. Déjà la veille, malchance ! Emile mon poisson rouge préféré était parti avec l'eau du lavabo. C'en était trop...(...)

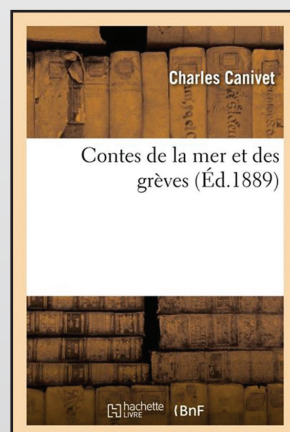
Charles CANIVET est né en 1839 à Valognes où il est mort en 1911, il était journaliste, poète, romancier et conteur. Secrétaire d'Amédée Thierry, il donnait une chronique quotidienne au *Soleil* (quotidien monarchiste 1873-1922) sous le pseudonyme de « Jean de Nivelle ».

Extraits de *Contes de la mer et des grèves*, 1889

Le moulin fantastique

(...)il y en avait un, un charmant petit rouge-gorge, alerte et frétilant, les yeux vifs, le jabot rouge comme de la pourpre, et qui, d'un endroit à l'autre, voletait, se perchait ici et là, sur les sacs de blé et de farine, sur le blutoir, mais ne restant jamais en place que quelques secondes, avec des airs affairés, singuliers chez un oiseau de cette taille.

— Allons, se dit Blaisot, un peu rassuré à cette vue, si le rouge-gorge est là, c'est qu'il n'y a ni danger ni sortilège, et je ne vois pas pourquoi un homme serait plus peureux que lui !(...)



### À vos plumes...

Concours de mini-nouvelles organisé par la S.E.N. en partenariat avec les Éditions In Octavo dans le cadre de la Journée Maigret du 24 novembre 2024 à Villedieu-les-Poëlles

**Thème :** Ambiance policière et obligation d'insérer dans le récit le mot "cloche".

**Contraintes :** 2000 signes maximum + titre - Arial 12 interlignage 1,5 - marge 2,5. sur word ou odt.

Réservé aux adultes résidant en région Normandie.

Inscription 5 €.

Détails et règlement prochainement sur le site de la S.E.N. et sur les pages Facebook de la S.E.N. et d'In Octavo Éditions.

Concours primé pour les 3 premiers lauréats

# Anthologie poétique...

## TALUS

Beaux fossés du pays de Caux  
Qui quadrilliez le grand plateau  
Oui je sais ce sont des talus  
Mais le langage ainsi têtue  
Peut parfois faire des pieds de nez  
Enfant j'en fus tout étonnée

Il paraît que les arbres feuillus  
Protégeant fermes et hameaux  
Ont bien trop souvent disparu  
J'aimais les hêtres et les frênes

Ah ce profit que rien ne freine

Ils s'inclinaient à l'air marin  
Pour préserver nos lendemains

Marie-Thérèse Bitaine de la Fuente

## UTAH BEACH, LA NUIT

Perles bleues sur les plages  
qui sont autant de coquillages  
et les pas s'impriment  
sur le goémon du sable,  
fers à cheval qui révèlent  
de la veille les cavalcades  
et les humains manquent  
quand le soir liquide verse  
sa poussière d'eau sur le rivage  
mêlée aux restes de cordages  
que les esquifs ont laissé choir  
sur l'estran disparu à la nuit noire.

Claude Vancour

## COTENTIN

Normandie, ce pays où les chats, les tourterelles  
restent au milieu du chemin, où les brebis  
s'entretiennent

avec la fille du voisin.

Normandie, ce pays où les arbres se penchent,  
surveillent

les chevaux qui s'égaillent et l'aigrette conseillère  
les éventa de ses ailes et le grand pavois des  
arbres étêtés  
signale le soir avant le soir à l'heure du goûter.

Claude Vancour

## MON ÉCOLE

(Souvenir de l'école de Conteville, Seine-Maritime)

C'était l'école de mon enfance  
Celle qui tenait encore debout  
De chaque côté de la mairie  
Celle des filles et des garçons  
Et sa cour de récréation  
La guerre l'avait endommagée  
Elle fut longtemps sinistrée  
Mais sur ses vieux murs délabrés  
Nous avons joué à la maîtresse  
Et oublié notre détresse

Marie-Thérèse Bitaine de la Fuente

## PAPIERS

Mes belles feuilles de brouillon !  
Souvent tachées,  
Souvent cornées,  
Où les lettres narguaient les lignes,  
Devenaient oiseaux ou colombes ;  
Où les idées volaient en grappes  
Se fuyaient et se rattrapaient,  
Insouciantes des consignes,  
Peu regardantes sur les signes !  
Mon dieu, que vous étiez patientes,  
Mes belles pages de brouillon !

Marie-Thérèse Bitaine de la Fuente

## LIVRES

Livre sans poids livre à tout-va livre virtuel livre d'untel  
Best sellers e-books et kindles  
Tout va vite au doigt et à l'œil  
Ce n'est sans doute pas sans écueils

Il fut un temps pourtant un temps où le livre existait  
Le vrai le lourd l'empoussiéré le rescapé des vieux greniers  
Livres que l'enfant découvrait avec ses lettres entrefleurées  
Ou l'autre longtemps désiré  
Livres de prix tranche dorée

Livres où l'on apprenait l'histoire  
Ceux qui faisaient face aux pouvoirs  
Et résistaient sur les bûchers  
Livres de tous les instants  
Qui redonnaient du temps au temps

Livres de vie de mes envies  
À vous je dois la poésie

Marie-Thérèse Bitaine de la Fuente

# ...Normandie d'hier et d'aujourd'hui

## ADIEU, LE FRANCE

Le Havre était morose en ce jour de brouillard  
Les trottoirs ruisselaient d'une soudaine pluie  
Sur la plage un enfant agitait son foulard  
Une mouetteau loin, surveillait la sortie.

Au temps où tu voguais vers les pays lointains  
L'on venait t'admirer merveille de la France,  
Suscitant le bonheur sous des climats sereins  
Tu fus le paquebot messenger d'espérance.

Quand la nuit descendait sur le grand océan  
De tes nombreux hublots une blonde lumière  
Jaillissant à travers des rideaux d'ottoman  
Envoyait des reflets sur la vague légère.

Maintenant loin du port ayant changé de nom  
Le Norway, ce fantôme à la gloire envolée  
Bravant toutes les mers derrière l'horizon  
est devenu pour nous une veuve exilée.

## Nymphéa



## SEINE-MARITIME

J'aimais le nom de mon département  
La Seine-Maritime curieusement  
Car il tenait de l'oxymore  
Chantant la mer et les blés d'or  
Lieu de paysans et marins  
Département qui respirait  
La glaise épaisse et les embruns  
Et cela bien assurément  
Lui donnait du tempérament  
Des airs de grand bâtiment  
Gréé pour toutes les partances  
Les aventures et les errances

Grand vaisseau plein jusqu'à bâbord  
Qui toujours revenait au port  
Pour s'ancrer fort dans cette terre  
Bordée du baiser de la mer

Marie-Thérèse Bitaine de la Fuente

## LE SUISSE

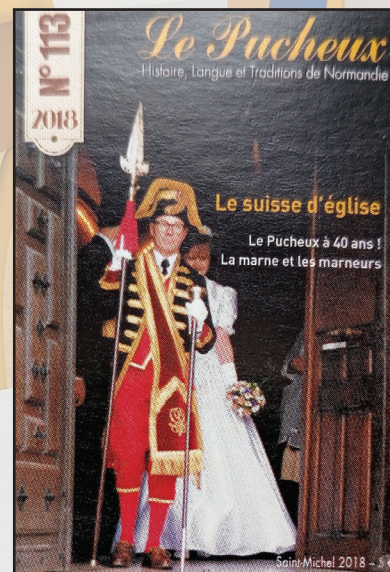
À l'église Saint Sever il y avait un Suisse  
Allez savoir pourquoi  
Ses pas résonnaient sur les dalles  
Doublés des coups de pertuisane  
À faire trembler les santons

En uniforme d'or et de rouge  
Il contrôlait tout ce qui bouge  
Précédait même le clergé  
Dans toutes les processions

C'était donc quelqu'un d'important  
Certainement pire que Satan

Marie-Thérèse Bitaine de la Fuente

*tiré de Le chant des sillages,  
2<sup>e</sup> Prix Louis Bouilhet 2023.*



Le Suisse  
Sacristain en uniforme, recruté au départ parmi  
les anciens soldats.  
Enquête de la revue Le Puchoux N° 113, 2018

## La SEN sera présente à :

Juillet : Dangy (50) le 28/07.

Août : Barneville Carteret (50) le 03/08

Oct. : Bagnoles de l'Orne (61) le 20/10

Nov. : Villedieu les Poêles (50) le 24/11

Déc. : Quettehou (50) le 19/12

Ernest Hemingway était attiré par la guerre ou, plus précisément, par la mort, sujet central de son œuvre – et de sa vie.

À 19 ans, il s'était engagé comme volontaire dans la Croix-Rouge américaine\* et avait été envoyé sur le front italien, en Vénétie, où il avait été grièvement blessé ; il en tirera l'inspiration pour son roman *L'Adieu aux armes*, publié en 1929, qui le rendra célèbre.

Romancier mais aussi journaliste, il avait couvert la guerre gréco-turque de 1919-1922, la guerre civile espagnole de 1936-1939, puis la guerre sino-japonaise de 1937.

Pendant la 2<sup>e</sup> Guerre Mondiale, il devient correspondant pour le magazine *Collier's* auprès de l'armée américaine, assistant (et même « participant »...) à la bataille de Normandie.

\*Étant quaker de religion, il était objecteur de conscience (ndlr)

12

Au cours du printemps 1944, comme des centaines de milliers de soldats Alliés postés en Angleterre, Hemingway ronge son frein en attendant le jour « J ». Le 5 juin 1944, sous le crachin, il monte à bord d'un navire qui s'enfonce dans la Manche et, en fin de nuit, on le transfère sur le transport britannique *Empire Anvil* puis, de là, à bord d'une LCPV (barge de débarquement à fond plat) qui, ballotée par les vagues, se dirige vers Omaha-beach, la plage la plus meurtrière du D-day.

L'écrivain en tire un témoignage saisissant : « Alors que nous avançons vers la terre, dans la pâleur grise de l'aube, l'embarcation de fer ressemblant à un cercueil de 12 mètres prenait des paquets d'eau verte qui retombaient sur les têtes casquées des hommes serrés épaule contre épaule, dans l'inconfortable, l'insupportable, la dure solitude des soldats allant au combat »<sup>1</sup>. La barge s'approche de la plage, et l'écrivain peut y distinguer les cadavres des soldats des six premières vagues, tombés sous les balles des mitrailleuses allemandes qui balaient le front de mer. Les projectiles gigantesques des cuirassés Texas et Arkansas les survolent et explosent plus loin, sur la côte. Tandis que l'écrivain observe la scène avec ses lunettes constamment embuées, le corps déchiqueté d'un soldat allemand plane « haut dans les airs, projeté par la gerbe produite par l'explosion d'un obus »<sup>2</sup>. Une fois les hommes et leur matériel débarqués, le LCPV fait demi-tour et revient au navire de transport. Contrairement à son ami, le célèbre photoreporter Robert Capa, Hemingway n'a pas obtenu l'autorisation de débarquer sur la plage, l'armée américaine se méfiant sans doute de son caractère incontrôlable et craignant, aussi, pour la vie d'une telle célébrité. Le jour même, l'écrivain revient en Angleterre.

Ce n'est que fin juin 1944 qu'Hemingway débarque donc pour de bon, en toute sécurité, à Omaha-beach. Pendant quelques jours, il s'installe à Cherbourg fraîchement libérée, dans une maison déjà occupée par les correspondants de guerre Bill Walton, du *Time-Life*, et Charles Collingwood, du *Columbia Broadcasting System*, et où Robert Capa fait aussi, occasionnellement, son apparition. Puis il séjourne brièvement au château de Tocqueville, déserté depuis peu par les officiers allemands et où, paraît-il, il s'empare, à titre de souvenir, d'un sextant de la *Kriegsmarine*. Hemingway ne semble pas avoir conservé un

souvenir impérissable de Cherbourg, dont il évoque, dans son roman *Au-delà du fleuve, près des arbres*, les constructions « laides » que l'on aperçoit « à la descente du bateau »<sup>3</sup>, mais il apprécie la campagne normande qui garde son charme bien que parsemée de cadavres de vaches. L'écrivain séjourne également au château de Vouilly, dans le Calvados, propriété de la famille Hamel, qui est devenu la base des correspondants de guerre américains accompagnant la 1<sup>ère</sup> Armée US du général Omar Bradley et où, chaque matin, un haut gradé fait le point de la situation à la cinquantaine de journalistes accrédités. Leurs articles sont soumis à la censure militaire et, pour des raisons de discrétion évidentes, portent obligatoirement en tête la mention « somewhere in France » (quelque part en France). Hemingway, âgé de 45 ans (mais en paraissant davantage) fait figure de doyen parmi ces jeunes journalistes qui l'appellent « papa », surnom qui lui restera.

Le 24 juillet Hemingway se présente au major-général Raymond Barton, qui commande la 4<sup>e</sup> Division d'infanterie US, à laquelle il restera attaché jusqu'à la fin de la guerre. Le lendemain, on le conduit au poste de commandement du 22<sup>e</sup> régiment d'infanterie, au Molay-Littry, dans le Calvados. « Sa » véritable guerre débute. Le 2 août, à bord d'un side-car allemand BMW R75 prise de guerre, accompagné par son fidèle chauffeur Archie Pelkey et armé jusqu'aux dents – ce qui est formellement interdit aux correspondants de guerre par les conventions internationales – il se rend à Villedieu-les-Poêles, où les troupes américaines viennent d'entrer depuis seulement quelques heures. Une fois arrivé, des habitants qui, manifestement, le prennent pour un officier américain, l'informent que des SS se trouveraient cachés dans une cave de la ville. Hemingway se rend immédiatement sur place et intime aux présumés soldats, en français puis en allemand, de se rendre. En l'absence de réponse, il lance trois grenades dans la cave, s'écriant : « partagez cela entre vous ! ». Après les explosions, personne ne descend pour vérifier la situation, mais il semblera bien que le local fût vide, ce qui ne n'empêchera pas l'écrivain, plus tard, de se vanter d'avoir tué « quantité de nazis »...

Cet « exploit » accompli, Hemingway poursuit ses rondes dans Villedieu-les-Poêles, et rencontre le colonel Lanham. « D'une des sacoches de sa

1 : Ernest Hemingway, article dans *Collier's*, 22 juillet 1944.

2 : Carlos Baker, Hemingway. *Histoire d'une vie*, 1936-1961, 2<sup>ème</sup> vol., Paris, Laffont, 1971, p. 149.

3 : Ernest Hemingway, *Au-delà du fleuve et sous les arbres*, Paris, Gallimard, Folio, 2020, p. 66.

motocyclette, il sortit un magnum de champagne et l'offrit à Lanham. Puis il lui raconta l'histoire des SS dans la cave. Abattre des Allemands ne relevait pas à proprement parler des activités d'un correspondant de guerre, mais Lanham était trop occupé pour s'en soucier. Tandis qu'il s'éloignait dans sa jeep, tenant la bouteille de champagne dans le creux du bras, Ernest demeurait debout au coin de la rue, dans la position d'un boxeur campé sur ses pieds, et suivait la libération de la ville de Poëles (sic) »<sup>4</sup>. Cette histoire démontre, si besoin en est, à quel point l'écrivain était incontrôlable, et pourquoi les autorités militaires, américaines comme françaises, s'en méfiaient. Le photoreporter américain John G. Morris, qui « couvre » la bataille de Normandie, a pu l'observer et racontera plus tard qu'« Hemingway n'était pas particulièrement intéressé par sa survie. Il pensait pouvoir libérer la France tout seul »<sup>5</sup>. À cette époque, Hemingway se considère et se comporte donc davantage comme un « éclaireur » de l'armée américaine, chargé du renseignement avancé, que comme un correspondant de guerre.

Deux jours après l'épisode de Villedieu-les-Poêles, l'écrivain et son chauffeur, accompagnés par Robert Capa, se rendent à Saint-Pois, dans l'arrondissement d'Avranches. Le front est très mouvant, et il n'est pas toujours facile de déterminer les positions de l'armée US et celles de la *Wehrmacht*, qui se replie en ordre en laissant derrière elle des arrière-gardes chargées de retarder l'avance américaine. C'est ainsi que le side-car tombe nez-à-nez sur un canon anti-char allemand. Le chauffeur freine brusquement et les trois hommes ont tout juste le temps de sauter dans un fossé avant que l'engin ne soit criblé de balles par une mitrailleuse. Ils y restent cachés des heures durant, entendant les Allemands se parler à travers les haies puis, au cours de la nuit, l'ennemi se retire et les trois rescapés peuvent quitter les lieux en rampant.

Trois jours plus tard, toujours avec son side-car ex-allemand, il se rend au Mont-Saint-Michel, libéré depuis peu sans combats. Il s'y installe pour quelques jours chez *La Mère Poulard*, une célèbre photo le représentant en train de dîner avec deux autres correspondants de guerre, l'américain Bill Walton, de *Life*, et le britannique Ivan Moffat, ainsi que son ami Robert Capa. Pour l'occasion, les « patrons » (les époux Chevalier) sortent des bouteilles qu'ils avaient cachées aux yeux des Allemands « de derrière les fagots », ce qui donnera lieu à de franches rigolades chez les hôtes américains, le mot « fagotte » indiquant, dans le jargon de l'époque, les « pédés ». Par la suite, Robert Capa racontera que ce fut le premier bon repas qu'il avait fait depuis le jour du débarquement. Pendant qu'ils dégustent les fameuses omelettes baveuses avec les tenanciers, ils entendent au loin le bruit des combats qui sévissaient alors autour de Mortain, annonciateurs de la désastreuse contre-offensive allemande. La 4<sup>e</sup> Division est de la partie.

C'est pendant la bataille de Normandie que Hemingway fait donc la connaissance d'un « vrai » colonel de l'armée américaine, Charles « Buck » Lanham (1902-1978), un diplômé de West Point, qui lui servira ensuite de modèle pour le colonel Cantwell. À l'époque, l'officier commande le 22<sup>e</sup> régiment d'infanterie de la 4<sup>e</sup> Division US. Le 28 juillet les deux hommes se rencontrent pour la première fois dans une ferme du Mesnil-Herman (près de Saint-Lô), alors que Lanham est en train d'étudier des cartes. Un de

ses officiers entre, et lui annonce l'arrivée d'un certain « colonel Colliers, de Washington ». Le malentendu se poursuit lorsque Hemingway rentre dans la pièce, et que Lanham l'accueille en lui tendant la main : « Colonel Colliers ? ». Le visiteur lui répond : « Je ne suis pas colonel, je suis correspondant de Collier's ». « Ernest, sans aucun doute ? », rétorque le « vrai » colonel encore incrédule. « Oui, je m'appelle Ernest ». L'équivoque éclaircie, la bonne humeur et bientôt l'amitié, s'installe ; elle durera dix-sept ans, jusqu'à la mort de l'écrivain.

Après la bataille de Normandie et la Libération de Paris, le 22<sup>e</sup> régiment est la première unité alliée franchissant la ligne *Siegfried*. Les deux hommes se retrouveront à nouveau, notamment lors de l'âpre bataille de la forêt d'Hürtgen, à la frontière entre la Belgique et l'Allemagne, entre septembre 1944 et février 1945. L'écrivain voue une grande admiration au colonel Lanham, une belle figure de militaire alliant l'expérience de la guerre « sur le terrain » à de solides connaissances théoriques. L'écrivain et l'officier entretenirent une intense correspondance jusqu'au décès d'Hemingway, mais cette amitié n'empêche pas le colonel de porter un regard lucide sur le romancier, qu'il décrit comme constamment ivre et dormant avec une bouteille d'alcool dans son lit.

Hemingway n'était pas un fin stratège, mais disposait incontestablement d'un certain flair guerrier – certes occulté par une flagornerie excessive – qui était apprécié à sa juste valeur par les officiers de métier. Carlos Baker écrit dans sa biographie que le colonel Lanham « fut surpris de la rapidité et de la pénétration que montrait Hemingway pour absorber les explications d'ordre militaire qu'il lui donnait. Il semblait avoir un sens inné du combat et un instinct presque professionnel pour la compréhension du terrain. Il posait des questions intelligentes et avait une attitude calme et déférente »<sup>6</sup>. Hemingway avait une certaine expérience de la guerre, et ses propos étaient, parfois, pertinents. C'est ainsi qu'il explique que la campagne de France n'a été véritablement difficile qu'en Normandie, « à cause du terrain, et quand nous avons crevé le front [allemand, avec l'opération Cobra] pour ouvrir le passage aux blindés de Georgie Patton, et qu'il a fallu tenir la porte ouverte à deux battants » ; à ce moment-là, le gros du travail était fait. Il explique, aussi, pourquoi les avions américains ont rasés certaines villes normandes qui, à priori, ne présentaient aucun intérêt stratégique. Il fallait « occuper une ville qui contrôle toutes les routes principales. Appelons cette ville Saint-Lô » (...). Dès lors, l'ennemi « ne peut plus approcher ses divisions pour la contre-attaque, car les chasseurs-bombardiers le détruisent sur la route »<sup>7</sup>. Ces bombardements massifs – faits pour éviter les combats en milieu urbain, pouvant être très longs et très meurtriers – ont, certes, laissé des traces... et pas seulement dans les bâtiments, aussi auprès de la population. « Là-bas » [en France], écrit-il, « quand on se bat pour prendre une ville qu'on aime, on fait très attention à la casse et, si on a deux sous de bon sens, on fait surtout attention à ne pas y retourner après, de crainte de tomber sur une espèce de militaire qui ne vous pardonnera pas de vous être bagarré pour la reprendre. "Vive la France et les pommes de terre frites. Liberté, Vénalité et Stupidité !" »<sup>8</sup>. Manière d'expédier les interrogations qui ont rapidement surgi concernant la destruction de certaines

4 : C. Baker, Hemingway., 1936-1961, 2<sup>e</sup> vol., op. cit. p. 163

5 : John G. Morris, interview dans *Le Nouvel Obs*, 2 juin 2014.

6 : C. Baker, Hemingway. 1936-1961, 2<sup>e</sup> vol., op. cit., p. 161.

7 : E. Hemingway, op.cit., p. 156.

8 : Ibidem, p. 42. Les mots situés à la fin, entre guillemets, sont en français dans le texte.

villes normandes, telles que Valognes ou Saint-Lô, qui étaient dépourvues de tout intérêt stratégique et qui ont provoqué des pertes considérables auprès de la population civile.

Par contre, ses considérations sur l'armée française sont pour le moins assez surprenantes... Dans son roman *Au-delà du fleuve et sous les arbres*, le protagoniste Cantwell (un général américain en poste en Italie en 1949) se montre très critique vis-à-vis des militaires français : « Ah, la grande clarté de la pensée militaire française ! Ils n'ont pas eu de penseur militaire depuis Du Picq [Charles Ardant du Picq était un théoricien militaire, mort au combat en 1870]. Un pauvre con de colonel, lui aussi. Mangin, Maginot et Gamelin. Faites votre choix, messieurs. Trois écoles. La première : je leur fonce droit dans le chou. La seconde : je me cache derrière ce truc qui ne couvre pas mon flanc gauche [il se réfère à la ligne à la ligne Maginot, qui s'arrêtait avant la frontière franco-belge]. La troisième : je me planque la tête dans le sable comme une autruche, en faisant confiance à la grandeur militaire de la France, puis je décroche ». Cette animosité pourrait s'expliquer par un accrochage verbal qu'Hemingway avait eu en août 1944 avec le général Leclerc, à qui l'écrivain avait proposé, tout simplement, de rentrer le premier à Paris, à la tête d'une escouade de soldats de la *France Libre*, avec pour objectif la « libération »... du bar du Ritz, qu'il avait fréquenté avec assiduité lors de ses années « parisiennes », dans l'entre-deux guerres<sup>9</sup> ! Il ne faut pas s'étonner que Leclerc l'ait éconduit... D'après Carlos Baker, le général l'aurait même apostrophé en lui disant fermement « déguerpissez, espèce de jean-foutre »<sup>10</sup>. Pas étonnant qu'il ne soit pas tendre avec Leclerc, et qu'il ose écrire, en apprenant sa mort, qu'il avait débouché un magnum de Perrier-Brut 1942 : c'est très mesquin, et d'un goût fort douteux...<sup>11</sup>

Il faut constamment tenir bien présent à l'esprit que, quoiqu'il en soit, l'écrivain était et resta toujours, avant tout, un romancier, ne pouvant être considéré en aucun cas comme un biographe, un stratège ou un historien ; son objectivité en tant que correspondant de guerre est, aussi, sujette à caution. Son biographe Carlos Baker, a écrit à ce sujet qu'« aucun de ses reportages n'était entièrement conforme à la vérité. Il semblait beaucoup plus se préoccuper de l'impression donnée par la situation que des faits eux-mêmes. Ayant écrit des romans toute sa vie, il ne pouvait pas résister à la tentation de romancer la réalité »<sup>12</sup>.

La vie et l'œuvre d'Hemingway, depuis sa blessure en juillet 1918 sur le front italien et son *Adieu aux armes*, n'a été qu'un long dialogue avec la mort. Pour cet écrivain tourmenté, la guerre et l'amour sont toujours liés au péché et conduisent inéluctablement à la mort. Le 2 juillet 1961, il met fin à sa vie en se tirant une balle dans la tête avec un de ses fusils de chasse.



Hemingway (à droite) avec son ami Robert Capa (à gauche), à côté de leur jeep et de leur chauffeur, le 30 juillet 1944, à Pont-Brocard (aujourd'hui dans la commune de Dangy, arrondissement de Saint-Lô). L'écrivain porte sur sa manche l'insigne d'identifiant comme correspondant de guerre et, sur sa poitrine, ses inséparables jumelles. (Coll. part., libre de droits).

9 : Cf l'ouvrage tout récent de Philippe Collin, *Le barman du Ritz* (où le bar porte le nom de Hemingway), Albin Michel, 2024, 416 p. (ndlr)

10 : C. Baker, Hemingway. 1936-1961, op. cit., 2ème vol., p. 175.

11 : E. Hemingway, op.cit., 156-157 et 247.

12 : C. Baker, Hemingway. 1936-1961, op. cit., 2ème vol., p. 167.



Le repas d'Hemingway à La Mère Poulard, au Mont Saint-Michel, le 7 août 1944. De gauche à droite : Bill Walton (correspondant de guerre pour Life), Mme Chevalier, Ernest Hemingway, Ivan Moffat (photoreporter), M. Chevalier et Robert Capa (photoreporter). Le couple Chevalier gérait cette auberge, déjà célèbre pour ses omelettes. Avec l'autorisation de la Collection John Fitzgerald Kennedy Library, Boston).

**E.Carver McGriff**, né en 1924, était, à 19 ans, un élève de terminale, conscrit, devenu sergent au régiment 357 de la 90<sup>e</sup> Division d'Infanterie, débarquée le 9 juin 1944 à Utah Beach et qui participera, entre autres, à la bataille du Mont Castre et à la libération de la ville de Périers dans la Manche en juillet 1944. Il est chargé d'un bataillon de servants de mitrailleuses. Blessé, il sera fait prisonnier avant d'être libéré lors de la libération de Rennes et de reprendre du service en France jusqu'en août 1945. Après la guerre, il sera homme d'affaires pendant dix ans puis se formera comme pasteur méthodiste et sera chargé jusqu'à sa retraite de la grande paroisse Saint Luc d'Indianapolis, tout en enseignant l'éthique à l'université et en s'occupant d'un programme d'actualité à la télévision locale.

À sa retraite, il écrira ses mémoires *Making Sense of Normandy, a young man's journey of war and faith* (*Donner toute sa place à la bataille de Normandie, voyage d'un jeune homme dans la guerre et dans la foi*), (2007) 2022, InkwaterPr, s.l., 271 p. d'où sont extraits les passages ci-dessous. Depuis 2012, il revient presque chaque année et jusqu'à maintenant à Périers où je l'ai le rencontré cette année, où il a contribué à la création d'un musée de la 90<sup>e</sup> Division et à l'érection de stèles et d'un monument. Un autre est érigé à Utah Beach. Comme l'écrit le poète Gérard Bayo, ce sont autant de « *pierres tombales / jaillies comme des bourgeons* ».

#### Extraits :

(à Sainte Marie du Mont, le 9 juin 1944)

« Nous passâmes une ferme et une femme française à l'air sévère, de trente ans environ, debout le long de la route fixait d'un air impassible les hommes qui défilaient. À côté d'elle il y avait un jeune enfant au visage mystérieux. Après cinq ans de vie sous le règne des nazis voir soudainement l'arrivée de troupes supposées amies tout en étant entourée de l'ouragan de la guerre avec les explosions et la mort saturant soudain tout l'environnement, cela l'avait laissée apparemment interloquée. (...) Sans doute que sa famille avait appris à vivre avec les choses telles qu'elles étaient sous l'occupation et qu'elle n'appréciait pas de voir son monde bouleversé à un prix trop exorbitant pour qu'elle apprécie la différence apportée par notre présence. C'est sûr que je n'avais aperçu aucun signe de plaisir sur le visage de cette femme sauf ce choc et cette sombre acceptation. (...) Un GI sortit des rangs pour donner un bonbon à la petite fille. Elle l'accepta d'un air solennel mais son visage ne refléta aucune émotion ».

(à Saint Côme du Mont, le 10 juin)

« Mon premier jour de combat ne consista qu'à suivre bêtement la personne devant moi. Mon camarade Lainhart fut blessé à mes côtés par un tireur d'élite allemand caché dans le bocage qui nous entourait. Ce fut alors notre seul contact avec l'ennemi. Cette nuit, nous traversâmes un champ et je marchai à côté d'un mort. Personne ne sembla faire attention à ce cadavre et je me suis dit que probablement quelqu'un viendrait plus tard ramasser ce pauvre homme. Quand j'y repense, je trouve inquiétant de voir comment on s'est vite habitués à voir des corps morts et, au cas où on ne connaissait pas la victime, combien peu d'émotion cela éveillait en nous. C'est terrible de se rendre compte de cela mais si on avait réagi autrement cela nous aurait vite privés de toute volonté de continuer (...) Maintenant, il était mort, couché abandonné le long d'une route de campagne sans nom alors qu'on marchait l'un après l'autre devant lui en détournant vite notre regard. Maintenant, drapé d'obscurité, inconnu, il gisait là. Personne ne devrait mourir ainsi. Il est des photographies dans notre esprit qui désormais rendent impossible toute idée d'une guerre romantique. C'était automatique pour nos artilleurs de détruire tous les clochers des églises qu'ils voyaient sachant que c'était là que se trouvaient les guetteurs allemands. À quoi s'ajoute la reconstruction des toits des fermes.

(...) Pour nous, la France c'était un joli pays plein d'étrangers qui ne parlaient pas un foutu mot d'anglais. C'était aussi l'occasion pour nous de nous libérer des normes sociales qui nous avaient opprimés chez nous. Après, on comprend pourquoi nous n'avons pas laissé une belle image des Américains. (...) Malgré tout ce que nous avons pu faire de bien par ailleurs en coulisses, tout ce que la plupart des Français ont pu voir c'est une bande d'adolescents immatures qui faisaient des remarques mal élevées aux belles filles – qui par ailleurs ne semblaient pas s'en offusquer beaucoup – tout en se dirigeant en groupes bruyants vers le bar le plus proche.(...) Mais, quand même, plus ou moins, on était en train de devenir adultes ».

# Guerres et poésie...

Dis moi Mamie, dis moi

Dis moi Mamie  
vais-je vivre aussi longtemps que toi ?

Ma chérie, naguère  
on la craignait la guerre  
avec la science l'homme a évolué  
et nous avons dit  
des cris, plus jamais, plus jamais !

Mais les hommes ne se font pas confiance  
en leur âme et conscience  
s'armer est un progrès  
pour toujours être les premiers !

Pourtant personne n'oublie  
les soldats partis  
leur vie envolée  
à tout jamais, à tout jamais,

la paix est précaire  
écoute moi !

Arrête de taper ton frère  
ou les voisins, les étrangers  
par envie de gagner  
Gagner quoi, dis moi ?

Retournons en arrière,  
un Homme nommé Jesus Christ  
a donné sa vie  
pour la paix sur terre  
personne n'a donc compris ?  
2019

La planète est en danger  
demain, c'est aujourd'hui !  
Finiissons avec les petits intérêts  
boire, manger, s'aimer  
c'est le seul combat à mener

Jupiter est en colère  
par delà les mers  
nous avertit des dangers

Mamie dit,  
réveillons les esprits  
et les cœurs endormis  
pour avoir l'âge de Mamie  
il faut rester « unis » !

le seul combat c'est la paix  
pour jamais la guerre  
et tu seras, Grand mère !

Danydeb (sept. 2019)

## Dévastation

La maison est déserte  
Il n'y a plus de bruit,  
Les portes sont entrouvertes, Ses hôtes sont partis.  
Des bombes et des obus Lui sont tombés dessus,  
La toiture effondrée  
En bas de l'escalier.

Les habitants ont fui  
Dans un autre pays.  
La guerre déclarée,  
Ils se sont réfugiés.

Le sol est encombré D'objets abandonnés,  
Un matelas éventré  
Et des vitres brisées.  
Ça et là un cahier,  
Une vieille poupée  
Qu'une main a lâchée Quand ils se sont sauvés.  
Le combat continue,  
Les villes mises à nu  
Et les hostilités  
Pour l'heure n'ont pas cessé.  
Viendront-ils restaurer  
Ce qui fut leur foyer, Existences gâchées,  
Tant de vies sacrifiées !

Marie-Paule GUILLEMARD

La Bosnie et son poète Ilija LADIN  
traduit et présenté par Vladimir Claude Fišera

*Ilija Ladin (1929-2001),  
est un des principaux poètes bosniaques du XX<sup>e</sup> siècle.  
À Sarajevo, il anima avec d'autres,  
la résistance culturelle à l'agression serbe en 1992-1995.*

## L'enfant regarde par la fenêtre

La mort a des affaires en ville aujourd'hui  
Toi, il vaut mieux que tu n'en aies pas

La mort te regarde par la fenêtre aujourd'hui  
Toi il vaut mieux que tu ne regardes pas

C'est que la mort flotte dans sa pourpre  
et dans sa soie  
Ce ne sont pas les nuages  
ni le ciel qui bleussent

## Le bon côté quand on détruit ta maison sur la terre

Ça a du bon  
quand on détruit ta maison sur la terre  
Tu n'aurais jamais pensé  
construire une maison par exemple dans le ciel  
et de n'avoir pas à prier les déesses de la fertilité  
mais de descendre avec elles dans ton champ  
et de voir comment avec le lait de leurs seins  
elles arrosent tes sillons  
et comme elles travaillent dur dans ton champ  
Tu n'aurais jamais pensé  
que le chemin vers ta maison soit en pente  
continue : un chemin de pluie et de tonnerre  
et de marches à descendre par exemple  
et que tu rentres chez toi en montant  
montant

en craignant sans cesse  
qu'en montant tu ne puisses pas toujours  
t'arrêter il y a il y a il y a du bon en cela  
Ça a du bon  
quand on détruit ta maison sur la terre  
forcément

## L'amour en temps de guerre

L'amour en temps de guerre  
c'est rentrer à la maison  
et ils vont à la maison  
ceux qui reviennent de guerre

L'amour en temps de guerre  
c'est penser à sa maison  
aux heures du soir  
quand on est le plus incapable  
d'aller en guerre

### Bonjour entrez <sup>(1)</sup>

Et alors  
si vous me cherchez  
je suis là

Bonjour entrez

Et alors  
si vous voulez passer  
je suis là

Bonjour entrez

Et alors  
si vous voulez jeter  
des pierres

Bonjour entrez

Aux quatre côtés du monde  
il y a des portes  
entrez !

*<sup>(1)</sup> publié en 1975, prophétique*

## POÉSIE UKRAINIENNE DANS LA GUERRE textes traduits par V.Fišera

Source : « Words for War : New Poems from Ukraine », bilingue ukrainien-anglais,  
Academic Studies Press et Harvard Ukrainian Research Institute, New York, 2023

KATERYNA MICHALICYNA (née en 1982)

### Des choses simples

des enfants font tomber les dernières pommes d'un  
l'arbre nu, quelqu'un fait tomber un avion, ce qui  
est plus facile car les enfants ont oublié que ces  
pommes restent collées dans le verger transparent où  
il n'y a que du vent et des arbres nus et un mouve-  
ment des plus naturel : jeter et attraper

on ne peut attraper un avion même la Terre est  
impuissante tout comme les anges et comme toi bien  
sûr

on ne peut attraper un avion on ne peut l'attraper  
dans le ciel nu il n'y a pas de branches qui pourraient  
le retenir

les enfants rient et font tomber les pommes aux  
joues bien rouges pleines de vers et séchées par le  
soleil

SOFIA LENARTOVYTCH

### Chez soi

L'arbre coupe en deux la lumière de la lanterne  
dessinant un chemin rayonnant sous mes pieds  
le train arrive dans quelques minutes  
et je ne sais toujours pas où aller  
ma mère m'a dit en mourant  
que ta maison c'est là où on t'attend  
alors je voyage dans un train miniature  
suivant les rails de lumière qui me dirigent vers elle

SERHIJ JADAN (Né en 1974)

*Poème extrait de son cycle*

*Ça fait trois ans qu'on parle de la guerre.*

### Rue de village, conduite de gaz explosée

Rue de village,  
conduite de gaz explosée.  
Accident. Danger.

Les secours d'urgence n'arrivent pas,  
personne ne veut sortir sous les tirs.  
Quand on les appelle, ils se taisent,  
ne disent rien,  
comme s'ils ne comprenaient pas.

Au magasin, à côté du pain d'hier on vend  
des gerbes d'enterrement.  
Personne dans la rue,  
Tout le monde est parti.

Il n'y a plus de queues,  
ni pour le pain,  
ni pour les gerbes.

YEHOR SEMENIUK

### Miné

Ils m'ont miné  
Et maintenant je suis miné  
Tous ceux qui m'entourent sont minés  
Le ciel et la terre sont minés  
Toute vie est minée

Tout en haut de l'arbre glacé  
Une grande branche noire craque  
Et tombe en grommelant  
Comme quand les oiseaux de proie prennent leur envol  
Un grondement planétaire s'ensuit  
Je fais attention de ne pas exploser  
Je respire à fond  
Me change en pierre  
Ou ne deviens qu'un galet  
Entendez-vous l'écorce qui éclate ?  
Une branche encore craque  
Des étincelles dorées s'allument  
Et soudain tout disparaît  
Seuls quelques motocyclistes au loin  
Chuchotent quelque chose  
d'un air effrayant

À l'été de 1971, voici donc bientôt 53 ans, dans le courant des études d'ethnologie que je poursuivais à la Sorbonne et au Musée de l'Homme, j'étais invité, après une correspondance assidue, par Gayle, l'une des filles de James Mason (un homonyme d'un célèbre acteur de cinéma américain) qui était alors chef de la réserve amérindienne Ojibwé de Saugeen, sur la rive orientale du lac Huron, dans l'Ontario au Canada. Un bus partant la capitale régionale (Owen Sound) consentit à me lâcher au bord de la route dans cette communauté où je n'ai cessé de retourner depuis ce chaud dimanche 4 juillet (Fête de l'Indépendance américaine) qui devait marquer un tournant dans ma vie. Ignorant l'endroit précis où je trouverai la maison de ceux qui allaient devenir ma famille d'adoption, je demandai mon chemin à plusieurs personnes étonnées de voir un voyageur étranger un peu perdu et dont l'anglais était des plus approximatifs. Apprenant que j'étais français, un homme (mon « *premier Indien* » !), assis dans un fauteuil à bascule sur le porche de sa maison m'invita à entrer, m'offrit un café (ou était-ce une bière ?) et, rapidement, il ouvrit un tiroir d'où il sortit une petite boîte. Celle-ci contenait les médailles militaires qu'il avait méritées sur les champs de bataille européens (notamment à Monte Cassino, en mai 1944 pendant la campagne d'Italie) alors qu'il s'était engagé, comme beaucoup d'autres amérindiens, dans l'armée canadienne.

Lors de ce premier séjour de deux mois, je rencontrai d'autres hommes, y compris dans la famille qui m'accueillait, et qui avaient, eux aussi, participé à la Seconde guerre mondiale et, en particulier au débarquement sur les plages normandes en juin 1944. Ma qualité de normand ne pouvait qu'ajouter à une certaine complicité et je suis heureux qu'ils aient partagé leurs souvenirs avec moi. Tous ont connu la tristesse de perdre des amis et des camarades, quelques-uns ont eu la joie de nouer des liens très forts avec la France, comme Milton Roote (« *Genda* ») qui me chargea de retrouver, du côté de Dunkerque, une fille qu'il avait eu avec une française alors qu'il participait, au raid puis à la débâcle de Dieppe en août 1942. Une tâche à laquelle je me suis attelé malheureusement sans succès.

Dans la plupart des communautés amérindiennes (autrefois appelées « *réserves indiennes* ») du Canada et des États-Unis sont érigés des monuments aux morts à la mémoire des membres de ces communautés qui ont donné leur vie dans les deux conflits mondiaux (1914-1918, 1939-1945) et dans ceux qui ont suivi (Corée, Vietnam, Afghanistan, Irak...).

Au moment où j'écris ces lignes, nous célébrons le 80<sup>e</sup> anniversaire du Débarquement sur des plages aux noms évocateurs. Celles d'Utah Beach et Omaha Beach, cela mérite d'être précisé, tiennent



Monument aux morts des deux guerres mondiales de la communauté amérindienne ojibwé de Saugeen, Ontario, Canada.

leurs noms des tribus amérindiennes qui occupaient les lieux au moment de la colonisation : respectivement les Utes – bien connus des cruciverbistes – qui, malgré eux, ont prêté leur nom à l'État de l'Utah, et les Omahas dont le nom désigne aujourd'hui la capitale du Nebraska : Omaha. Le camp Geronimo, reconstitution d'un camp militaire américain au moment du débarquement près de la commune de Sainte-Mère-Église, porte le nom d'un grand résistant apache chiricahua qui ne rendit les armes qu'en 1886.



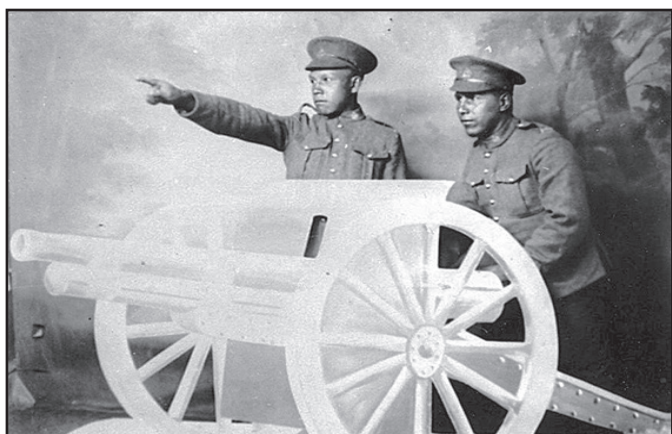
Soldats amérindiens de l'armée canadienne en 1944.

Le lundi 10 juin, à Utah Beach, un hommage particulier fut rendu aux Amérindiens enrôlés dans les troupes américaines et canadiennes qui ont participé aux débarquements. La présence de Comanches était annoncée. Le film de John Woo, *Windtalkers* (2002) a mis en avant l'utilisation de langues amérindiennes (Navajo, Comanche, Cri...) comme codes secrets dans les différents corps où étaient intégrés des représentants des « *Nations premières* » (ainsi que les Amérindiens se définissent eux-mêmes aujourd'hui). Mais les Amérindiens, dont beaucoup, chez eux, pratiquaient encore la chasse, étaient aussi connus pour être de fins tireurs et ils furent de redoutables snippers (tireurs d'élite).



Je voudrais m'associer à cette reconnaissance témoignée en faveur des Amérindiens du Canada et des États-Unis, je pense à Charles Shay, Amérindien Penobscot originaire du Maine (USA) et aujourd'hui résident en Normandie, mais aussi à mes amis ojibwé : Pat Solomon, Milton (« *Genda* ») et Leonard Root (« *Punch* »), etc., aujourd'hui disparus qui se sont battus sur ces plages meurtrières pour défendre un idéal partagé par les gens de bonne volonté : résister à l'oppression et à l'injustice.

Les Amérindiens des États-Unis et du Canada ont payé un lourd tribut aux deux conflits mondiaux. Entre 7000 et 12.000 Amérindiens ont participé aux deux Guerres mondiales. Officiellement 500 autochtones canadiens furent tués dans les deux conflits. Les sépultures de ceux qui sont tombés sont réparties entre la Normandie, le Nord-Pas-de-Calais, la Belgique et d'autres endroits dans le monde.



Soldats amérindiens pendant la Première Guerre mondiale.



Francis Pegahmagabow, chef anishinabé (ojibwé), né le 9 mars 1891 dans la réserve de Parry Island, en Ontario; décédé le 5 août 1952 à Parry Island, en Ontario, héros de la guerre.

L'une des personnes autochtones les plus décorées au Canada pendant la Première Guerre mondiale, Francis Pegahmagabow devient défenseur ardent des droits autochtones et de l'autodétermination.



Les vétérans sont toujours honorés lors des fêtes traditionnelles (pow-wows).

## BRÈVE D'AUTEUR par Lauranne Valette *Armorique, le III.II.MMXV (Script en Palatino italique.)* Ultimatum in extremis ou Du risque de perdre son latin

Le quidam, a priori factotum en intérim à l'opéra, vint via l'omnibus de 2 PM, au 6 ter d'une Via Romana intra-muros. Le but : consulter in situ un docte nec plus ultra, auteur d'un vade-mecum ès placébos. Sur tous les symposiums, alias forums, la vox populi n'avait que glorias et bis pour l'opus quasi collector (op. cit.).

Le « cistercien » (cf. supra son adresse) visa le spécimen recto verso et de pied en cap, nota bonus et malus sur un memento, aligna alinéas, un post-scriptum en sus, et son verdict édicta : abominable abdomen, noli-me-tangere et accessit gratis pour l'infarctus. Puis, net, a contrario d'un satisfecit, l'honoris causa causa :

- Errare humanum est, mais mens sana in corpore sano et vice versa (sic). Alors, exit illico opium, magnums et autres abus bus. À l'aqua, vite ! (Il aimait les bons mots.) Obtempérez sine qua non, sans quoi avant l'angélus, c'est delirium tremens, requiem et RIP. Voyez le distinguo ?
- Grosso modo...
- Ainsi soit-il, fit l'amène.

Spiritueux, marcs et apéros avaient de facto conduit le gus in extremis de profundis. Nul alibi, a fortiori nul quiproquo : un strict modus vivendi s'imposait. Et, ab abrupto : « Vade retro à présent, mon agenda est chargé un max ». Dixit texto. Un sacré numéro, ce sapiens.

Quid de l'olibrius pre-mortem ? Il prit l'ultimatum au sérieux et le duplicata ad hoc, paya hic et nunc versus récépissé et s'en fut pedibus cum jambis, lourd des desideratas du magister – i. e. : « Des exos et de l'eau ! Ad vitam aeternam ! ». C'était un autre topo. Quel pensum...

Le vulgum pecus oublia direct ses ex-excès et applica stricto sensu les ratios minimums du pro : lavabo, abdos, libido. Il s'exerça ad libitum en vue du critérium et in fine finit au summum ex aequo, sous les adéquats vivats d'un consortium hilare. Vraiment super.

L'in-extrémiste fit fi du décorum comme des arums, mais eut son effigie dans les médias (fac-similés, vidéos, etc.) et une Une titra : « Veni, vidi, vici ».

NB : Carpe diem !

De toutes les régions de la France, la Normandie est celle qui sans aucun doute fut la plus cruellement éprouvée par les combats meurtriers de l'été 1944. Massacres sur les plages, bombardements qui faisaient de Saint Lô la "capitale des ruines", combats ardu dans le Cotentin, bouleversement soudain et brutal d'un pays connu pour sa tranquillité. Impossible de croire que la vie sociale et politique des Normands ne serait pas bouleversée à son tour. Quand on regarde pourtant l'évolution de la vie politique à travers la Quatrième République, on est obligé de constater combien la continuité l'emporte sur le changement dans ce pays qui possède, selon André Siegfried, "*une personnalité originale et distincte*"<sup>1</sup>.

Commençons par une photographie politique de la Normandie à l'issue des élections de 1936 qui ont vu le triomphe du Front Populaire. À quelques exceptions près, la carte électorale révèle non un pays porté vers le changement, comme on pourrait le croire en regardant ailleurs dans l'Hexagone, mais un pays conservateur dans son for intérieur. Pour Siegfried les Normands dans leur ensemble s'intéressent peu aux querelles idéologiques de la scène politique; indifférents à la révolution comme à la réaction, "*ces matérialistes robustes sont en somme surtout des conservateurs selon la pure tradition d'outre-Manche*".

Comparaison audacieuse pour l'époque. Mais si Siegfried avait le don de l'aperçu génial de ce genre, il faut dire que ce fond de conservatisme recèle quand même une certaine diversité, comme on le verra en scrutant de près les différents départements.

Essayons d'abord d'identifier l'électeur normand typique. Depuis la fondation de la Troisième République, les Normands se sont faits à la République. Sans accepter la totalité de l'idéologie républicaine, ils s'accommodent bien d'un système politique basé sur des élections libres et caractérisé par un très bas niveau d'intervention publique. L'expression politique de ce consensus, c'est le vote pour ce qu'on appelait à l'époque les modérés<sup>2</sup>. À vrai dire ce vocable est un parmi plusieurs dont s'affublaient les conservateurs d'alors – centre-gauche, gauche républicaine, droite républicain, etc. On parle de nos jours de la "*droite classique*". Le vote pour la vraie époque, c'est à dire une gauche anti-cléricale, fut évidemment exclu dans ce territoire encore profondément catholique. Le député typique était un notable local, souvent industriel ou membre des professions libérales, qui une fois élu se concertait au Palais Bourbon avec des collègues similaires dans des formations qu'il est difficile de qualifier de partis au sens moderne, tant leurs structures étaient faibles. Faiblesse voulue, car la fonction de l' élu était non de poursuivre de grands programmes mais de défendre les intérêts locaux. Peu doctrinaires, les modérés étaient capables de changer d'idées si à leur avis le rapport des forces locales avait évolué. C'est ainsi qu'un Jules Siegfried, député-

maire du Havre, a pu passer d'un libéralisme strict sur le plan économique à une ligne bien plus sociale, favorisant la sécurité sociale et le partenariat avec le monde du travail, alors que René Coty évolue dans l'autre sens, se faisant le champion tous azimuts d'un patronat peu enclin à des concessions. Or ce système de mini-partis faibles assurait pendant des décennies une stabilité certaine. Beaucoup d'historiens en ont pointé le manque de dynamisme, mais c'est oublier que la majorité des Français ne désiraient pas autre chose.

Deux exceptions à ce conformisme se trouvent pourtant en Normandie, à commencer par celle de l'Eure. Ce département se détache en quelque sorte du reste de la Normandie, touchant à sa frange orientale l'Île de France, ce qui en fait quasiment une partie du grand axe démocratique qui, selon l'anthropologue Emmanuel Todd, s'étend depuis la Picardie jusqu'en Occitanie et qui de tout temps a fourni à la gauche politique ses places fortes. Pour Todd l'ancrage d'une tradition politique démontre surtout la présence d'un certain type de structure familiale<sup>3</sup>; dans son axe démocratique les familles sont égalitaires et co-opératives (à la différence de la structure normande typique, plus individualiste et compétitive). Ces familles sont aussi de tendance anti-cléricale. Tout cela suffit-il pour expliquer la forte présence du parti radical dans l'Eure ? En 1936, il obtient un meilleur résultat dans seulement 7 autres départements à travers la France entière.

En dehors de leur anticléricalisme et leur attachement féroce au régime parlementaire les "*radso*c" aspiraient à défendre les couches moyennes, paysannes et petite-bourgeoises, prétendant parler pour les Français moyens<sup>4</sup>. C'est certes en gagnant ces couches-là que le jeune Pierre Mendès-France a conquis Louviers en 1932, se faisant le champion des ouvriers du textile et de l'agro-alimentaire, et des paysans modestes contre les gros fermiers et les industriels, bref en protégeant "*les petits contre les gros*", pour reprendre une formule fétiche des radicaux<sup>5</sup>.

La gauche marxiste prospère, logiquement, dans la zone industrialisée autour de Rouen. Si les radicaux se maintiennent bien en 1936, le PCF obtient 11% des voix. Ce qui peut paraître modeste par rapport à d'autres régions de France, mais qui est significatif ici, car en aucun des autres départements normands il ne dépasse les 5%. C'est un augure.

Advient donc la capitulation de 1940 et le démantèlement de la République, cautionné par la plupart de la classe politique locale. Sous l'occupation, la Résistance se fait principalement par des activités clandestines (renseignements, sabotage, évasion, etc.), la nature du terrain normand interdisant la création de maquis à l'instar du Vercors ou de la Bretagne.

1 : André Siegfried, *Tableau politique de la France de l'Ouest sous la Troisième République* (1913), Bruxelles, ULB, 2010, p. 294.

2 : Joseph Roth (dir.), *Les modérés dans la vie politique française, 1870-1965*, Presses Universitaires de Nancy, 2000.

3 : Hervé Le Bras et Emmanuel Todd, *Le mystère français*, Seuil, 2013.

4 : Serge Bernstein, *Histoire du Parti Radical*, Paris, FNSP, 1982.

5 : Pour saisir l'esprit du radicalisme il n'y a qu'à lire un autre grand normand, Alain. Voir son *Le citoyen contre les pouvoirs*, Paris, Le Sagittaire, 1926.

La bataille de Normandie entraîne des mois de combats violents, en sus d'un autre phénomène, à savoir le bombardement aérien par les forces américano-britanniques. Comme le démontre l'historien Stephen Bourque, il s'agissait d'une situation inouïe. Si les chefs de l'aviation Spaatz et Harris avaient une doctrine stratégique précise pour l'Allemagne (détruire industrie et transports et terroriser la population civile par des bombardements massifs), personne n'avait pensé à la façon d'utiliser l'aviation dans un pays ami mais occupé<sup>6</sup>. D'où le peu d'enthousiasme de ces deux chefs pour le projet de Churchill et Eisenhower, à savoir le bombardement à saturation de la Normandie afin de détruire l'infrastructure allemande et permettre aux troupes alliées d'avancer au-delà des plages de débarquement. Ils ont fini par obéir bien sûr, avec les résultats qu'on connaît – plus de 20,000 civils tués dans la seule Normandie (70.000 dans toute la France) et des villes entières dévastées.

Or cette combinaison unique de batailles terrestres féroces et de bombardements destructeurs, qu'aucune autre région de France n'a connue, ne risquait-elle pas de laisser des traces sur l'esprit des gens ? En particulier, pouvait-elle causer un ressentiment contre les Anglo-Saxons qui pourrait être exploité par certaines forces politiques ?

La reprise de la vie démocratique en 1945 ne démontre pas en fait de grand tremblement de terre politique. De toute évidence la reconnaissance des Normands envers leurs libérateurs dépasse de loin tout ressentiment éventuel quant à la destruction collatérale. Si la gauche se consolide en Seine-Maritime<sup>7</sup> et si elle fait de petites avancées – éphémères – dans les départements ruraux, cela reflète simplement l'accueil fait un peu partout en France aux initiatives de reconstruction économique et sociale des gouvernements tripartites, inspirés par la charte du CNR (Conseil National de la Résistance). Il y a pourtant mouvement, semble-t-il, du côté de la droite, où surgit une force nouvelle sous la forme du MRP (Mouvement Républicain Populaire). En 1945 et 1946 ce parti capte les voix d'un quart des Français, avec des scores particulièrement forts dans les régions catholiques dont la Normandie (35% dans la Manche, 38% au Calvados, 33% dans l'Orne). Or, le manque d'espace nous interdit d'analyser à fond cette tentative de donner une expression politique au catholicisme français, voire de créer un parti démocrate-chrétien authentique,

à l'instar de ce qui se faisait dans les pays voisins, (Allemagne, Benelux)<sup>8</sup>. Pour faire bref, le MRP avait des ambitions réformistes proches de celles de la social-démocratie. Mais si celles-ci étaient largement partagées par les militants, c'était loin d'être le cas des électeurs, ces derniers voyant dans le parti surtout son identité catholique, ce qui était à leurs yeux une garantie de conservatisme. Puisqu'en outre beaucoup des organisations et du personnel de la droite d'avant-guerre étaient disqualifiés de la vie politique pour prétendus faits de collaboration, le MRP devint l'exutoire naturel. D'autant que de Gaulle, vénéré en Normandie, n'avait pas encore constitué son propre parti. En deux ans pourtant, tout changea. En 1947 de Gaulle lance le RPF (Rassemblement pour la France) et bientôt les exclus politiques de droite sont réadmis à la vie politique<sup>9</sup>. D'où l'effondrement du MRP, aussi soudain que son essor. En 1967 on mettra officiellement fin à son existence. En Normandie ce parti aura permis l'émergence d'un leader de talent en la personne de Jean Lecanuet; ce sénateur-maire de Rouen pilotera pendant des décennies les restes de l'électorat catholique sous la bannière du centrisme, concept aussi flou que celui de modéré, donc somme toute assez efficace. Quant aux électeurs catholiques ils ont, selon Letamendia, "*retrouvé leurs familles naturelles : modérés et nationalistes*".

Que conclure de ce survol trop bref de la Normandie politique ? La région fut la scène d'épisodes de guerre parmi les plus violents, et cela en très peu de temps. Mais la vie politique est repartie presque sereinement. Le conservatisme des modérés se réinstalla même si pour un temps il devait emprunter les habits du catholicisme politique ou du gaullisme. Sur les marges une présence de la gauche marxiste commençait à s'établir. En politique le changement est lent. Les électeurs sont formés dans des endroits qui ont leur propre caractère, comme le notait très bien Siegfried<sup>10</sup>. Ces traditions, relayées au sein des familles, ont la vie dure. Il ne faut pas s'attendre à des bouleversements de la culture, des mentalités, même si la guerre est à nos portes.

Même si les élections de 2024 semblent montrer des ruptures et une attirance pour la nouveauté, on peut se demander si au fond le Normand ne cherche pas ce qui lui a toujours tenu au cœur – la sécurité et la tranquillité. Les étiquettes peuvent changer, mais non l'aspiration de l'électeur.

6 : Stephen Bourque, *Au-delà des plages : la guerre des alliés contre la France*, Paris, Alpha, 2019.

7 : Le PCF double son score de 1936 pour rester stable autour de 20%, établissant une base qui va durer. En 2024, 3 des 12 députés communistes au Palais Bourbon viennent de Seine Maritime.

8 : Nous renvoyons le lecteur au beau livre de François Letamendia, *Le Mouvement Républicain Populaire : histoire d'un grand parti français*, Beauchesne, 1995.

9 : Les réseaux de droite se sont bien maintenus dans toute leur souplesse, comme en témoigne la carrière de Joseph Laniel, cette fameuse "tête de bœuf" caricaturée par Mauriac. Député depuis 1932, alors qu'il reprend la siège de son père, cet industriel votera les pleins pouvoirs à Pétain, mais se réinventera au point de se retrouver membre du CNR! Il jouera un rôle clé dans la réorganisation de la droite après 1945, finissant même comme président du conseil en 1953-4.

10 : En témoigne l'exemple frappant de la commune des Pieux, située au fond du Cotentin conservateur, qui vote à gauche depuis des décennies, alors que la majorité de sa population est composée de cadres de l'industrie nucléaire, hautement qualifiés et bien rémunérés. Une culture politique distincte a visiblement pris racine dans cet endroit, contrairement à tout ce qu'on pouvait attendre. Siegfried y aurait porté une attention particulière !



## Société des Écrivains Normands

### Demande d'adhésion à la Société des Écrivains Normands pour 2024

- ☐ Adhésion pour une personne : 40 euros
- ☐ Adhésion pour un couple : 55 euros
- ☐ Abonnement aux Lettres Normandes (revue trimestrielle) sans adhésion : 20 euros

#### Conditions pour toute nouvelle adhésion :

- ☐ Sociétaire : avoir publié au moins 2 ouvrages
- ☐ Ami(e) des lettres en Normandie : sans condition de publication

Document à retourner à la Présidente accompagné du règlement par chèque à l'ordre de la S.E.N. ainsi qu'une enveloppe libellée à vos coordonnées et affranchie pour la réponse à : SEN 1, rue des loutres 50480 Turqueville

Nom : \_\_\_\_\_ Prénom : \_\_\_\_\_  
 Adresse : \_\_\_\_\_  
 Code postal : \_\_\_\_\_ Ville : \_\_\_\_\_  
 Téléphone : \_\_\_\_\_ Email : \_\_\_\_\_ @ \_\_\_\_\_

# Nous avons lu, vu et retenu...

## Littérature



**LE SOUFFLE DES CASCADES**

**Lily Hétet-Escalard**

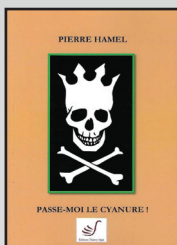
**Sixtine édition, 256 pages, 2024, 20,00 €**

B L-F

Le Souffle des Cascades est le deuxième roman de Lily Hétet-Escalard. Le premier a reçu le Prix Flaubert de notre société. Cette nouvelle production récompense les espoirs mis en cette écriture novatrice qui entraîne les lecteurs de Trouville au pays des Sames et en Suisse. Les générations et les nationalités dialoguent entre elles, l'héroïne avec ses grands-parents, les jeunes d'ici avec les jeunes d'ailleurs. C'est l'occasion pour l'auteure d'aborder les sujets sérieux de l'éducation et les conditions de travail dans

les hôpitaux, mais surtout de confronter les différentes cultures en faisant une grande place à l'inhumanité de la guerre. Les demeures des riches et leurs jardins dans leurs décors de rêve d'aujourd'hui ont été hier le théâtre de tragédies familiales : spoliation et enfants orphelins, meurtres. On n'aurait guère envie de se représenter les scènes d'horreur, qu'il faut pourtant sortir de l'oubli, on voudrait oublier la perversion, le malheur. Heureusement de la poésie, sous forme de haïkus posés accompagnent de leurs touches impressionnistes les moments émotionnels du récit.

22



**PASSE MOI LE CYANURE**

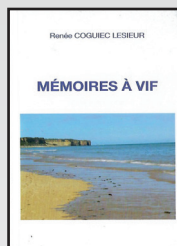
**Pierre Hamel**

**Editions Thierry Sajat, 138 pages, 2024, 12,00 €**

B L-F

Pierre Hamel, poète, essayiste, romancier nous surprend avec un petit ouvrage : Passe-moi le cyanure où le texte est réduit à minima. Autant de vignettes déclinées sur trois registres : un slogan-image, l'explication du slogan, et les enchaînements que cela suggère à l'auteur, prompt à filer la métaphore. La plupart du temps politiques, en phase avec la société d'aujourd'hui, les pages

ainsi obtenues offrent un panorama de la parole populaire, créative et profonde, et de l'engagement de l'auteur contre les idées reçues et les poncifs.



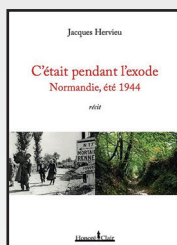
**MÉMOIRES À VIF**

**Renée Coguiéc**

**Auto édition, 116 pages, 10,00 €**

B L-F

Renée Coguiéc Lesieur avec Mémoires à vif a réussi à intégrer une intrigue de roman policier dans le tissu des commémorations du Débarquement telles que nous venons de les vivre cette année. Le livre s'ancre dans une question qui a bouleversé les esprits ces derniers temps, suscitée par les autorités qui tentaient d'imposer un parc d'attractions à grand spectacle autour du sacrifice des jeunes soldats lors de la guerre contre le joug nazi. Une jeune journaliste voit un lien entre ce projet controversé et le décès d'une amie et de deux autres personnes, et elle enquête. On admirera la réflexion critique de l'auteure sur les formes tapageuses que prennent les célébrations. La fin du récit amène un soulagement en faisant découvrir que les mobiles des crimes sont en dehors de la diabolisation de ce conflit.



**C'ÉTAIT PENDANT L'EXODE - Normandie, été 1944**

**Jacques Hervieu**

**Éditions Honoré Clair, 300 pages, 22,00 €**

B L-F

Ce livre est le mérite de la famille de Jacques Hervieu qui l'a rédigé d'après ses souvenirs, au plus près de la réalité. Il commence sur un moment merveilleux pour l'enfant qu'il était : sa communion solennelle, où il reçoit le cadeau de ses rêves : une montre ! Deux jours après, ce sont les bombardements, la destruction de Périers, la mort des camarades de classe, le pillage de la maison, puis la terreur, l'errance. La route est longue en direction du sud, loin du front, vers la paix. Elle est ponctuée de petits bonheurs, baignade improvisée, fraises des bois, bienveillance des fermiers, qui aident à surmonter la fatigue, la crasse, la faim, les heurts dans le groupe. L'enfant s'émeut, se pose des questions devant la barbarie. L'adulte qui rédige quarante ans après s'applique à ne pas juger, à ne pas condamner. Le récit rapporte aussi avec une précision digne d'admiration l'aspect des maisons, des villages, des pratiques alimentaires, le déroulement des journées de travail. Humaniste et ethnologue, Jacques Hervieu serait romancier, si tout cela n'était que de la fiction. Dans ce cas il eût satisfait notre curiosité de lecteur sur le sort de ses compagnons d'infortune après-guerre : la grand-mère a-t-elle retrouvé ses vaches ? Et cet enfant « fou » attaché comme un chien à un piquet, a-t-il survécu ? C'est un document passionnant.

## ...Nous avons lu, vu et retenu



**TERRE DE SEIGNEURS - Tome 2**

**Bernard POTTIER**

**Editions Publicbook, 250 pages, 2024, 18,50 €**

NJO

Le tome 1 avait été présenté dans le numéro 141. Voici la suite, toujours aussi passionnante. Nous retrouvons les deux frères Thomas qui par un coup du sort (un testament plus exactement) voient leur domaine de Hercla divisé en deux. Et la guerre de la Ligue va compliquer encore un peu plus leur vie quotidienne... Bernard Pottier livre de nouveau un roman historique fort documenté notamment grâce à l'étude de la thèse de Patrice Mouchel Vallon : « Croqueurs, rebelles et ligueurs en Cotentin ». La paix va ensuite revenir grâce « au bon roi » Henri IV mais les péripéties vont s'enchaîner tout de même encore pour notre plus grand plaisir de lecture.

**L'HARMONICA, LE TROMBONE ET LE PARAPLUIE**

**Christelle ANGANO**

**In Octavo éditions, 180 pages, 2024, 16,00 €**

N J-O



Ce roman nous plonge successivement dans deux périodes distinctes : dans les années 1990 (au début du roman comme à la fin) et dans les années 1940, le point d'orgue étant l'année 1944 lors du débarquement. Nous découvrons au fil des pages différents personnages attachants : Peter Gordon (le parachutiste britannique), François, Emily, Julie-Anne, Ruby, Colette et Léo... La couverture du roman nous donne un important indice : le rôle majeur dévolu à la jolie ville d'Etretat. Mais que vient donc faire Glenn Miller dans cette émouvante histoire ?

23

## À voir

**EXPOSITION, EGLISE NOTRE-DAME DE CARENTAN (été 2024) : PAROLES DE PAIX EN NORMANDIE**

Le débarquement a eu lieu le 06 juin 1944. Depuis 80 ans, plusieurs personnages éminents ont à l'occasion de commémorations dans divers lieux de Normandie prononcé des discours de paix. Le père Daniel Jamelot, curé de la paroisse de Carentan, a eu l'idée de rassembler 14 textes choisis car relatant des moments forts de la libération. Ils sont présentés sur des chevalets dans le déambulatoire de l'église suscitant la réflexion et la méditation... Voici par exemple un extrait du discours de Gerhard SCHRÖDER, chancelier allemand, prononcé le 6 juin 2004 au Mémorial de Caen : « Le souvenir que la France garde du 06 juin 1944 est différent de celui de l'Allemagne et pourtant, ce souvenir a fait naître chez les uns et les autres le même sentiment. Nous sommes convaincus que nous voulons la paix ».



N.J-O

**LE SILENCE DES VOIX QUI SE SONT TUES**

« Et puis je les entends, les bruits des criquets. Ils sont là, d'autres sont vivants. Nous allons commencer à nous battre, nous allons libérer la France, nous y sommes ! ». Ce sont les derniers mots de cette pièce de théâtre poignante, interprétée par Christophe Paris qui joue ici plusieurs rôles : celui du Général Eisenhower, le Général de Gaulle, un résistant et enfin un parachutiste américain. La pièce a été écrite par Laurence Bohec, auteure et metteuse en scène qui a voulu réaliser ce projet après avoir rencontré il y a quelques années la petite-fille d'Eisenhower ; elle a également reçu le soutien du petit-fils de Léon Gautier. Elle a été jouée début juin



à Sainte-Mère-Eglise puis le 12 juin à Carentan et a reçu à chaque fois un chaleureux accueil. Elle sera présentée début 2025 à Ville d'Avray notamment.

N.J-O

Une ferme proche de Chambois entourée d'un mur de pierres beiges étalait sa superficie au milieu d'une prairie en jachère. Le pré ou devrais-je dire, plusieurs champs séparés par des clôtures. Ces prés, en été, sont de couleur jaune comme les blés murs par les rayons du soleil, verts comme les feuilles de pommes de terre, bordés d'un liseré rouge de coquelicots et, en hiver, de la couleur de la terre retournée et préparée pour l'arrivée du printemps et de ses plantations. Ce jour-là, après dix années écoulées suite à la Libération - la vie journalière n'avait pas repris son fil de joie et le labeur apportait crainte et angoisse à ceux qui s'en allaient travailler la terre. Une voix se fit entendre. Elle était teinte d'exaspération

— Appelle les démineurs ! Encore un !

C'était le patriarche, le paternel qui aboyait pour se faire entendre de ses fils qui se trouvaient de l'autre côté.

— On ne peut rien faire de plus aujourd'hui. Rentrons.

Sur la grande table, devant la cheminée où les premiers feux crépitaient, odorants et chaleureux, les femmes étalaient les journaux du mois dernier qui annonçaient comme tous les jours l'extraction d'une bombe ou d'une mine, d'un avion enfoncé profondément dans la terre, des ceintures qui, au moment où les cadavres faisaient un tapis mou et malodorant, étaient coupées pour empêcher l'éclatement des corps, et de soldats enfouis et devenus ossements après avoir été cadavres à asticots. Le silence se faisait pesant autour de la table alors que les femmes haletaient en préparant le repas du soir. Les navets et les rutabagas, des fois des topinambours, frottés à la main pour retirer le plus possible la terre, ensuite grattés avec le dos du couteau pour ne pas gaspiller, rejoignaient la marmite posée sur la grille au-dessus des flammes de la cheminée où l'eau bouillait et dans le four en pierre, un jarret de porc bien gras pour donner un peu de goût. Par la suite, elles déposaient dans des plats émaillés les légumes cuits et la viande rôtie sur laquelle coulait le jus de cuisson.

— Il n'y a rien d'autre à manger, pleurait le petit garçon de sept ans, né trois ans après la Libération. À l'école le maître nous a dit que cela faisait des années qu'on pouvait manger du poulet. Mes copains ont des poules et des lapins. Et nous pas.

— Il y a encore trop de morts dans la terre. Et les poules mangent tout, tu sais, répliqua avec douceur la mère du garçonnet. Nous irons aux mûres demain après l'école.

— Certainement pas, tonna le père de la maisonnée. Ces baies-là, là-bas, sont de la couleur du sang séché.

Il se tenait debout, le doigt pointé vers l'extérieur des murs, jambes tendues, retirant de ses pieds les bottes données par l'hôpital de campagne, rapiécées de toutes parts mais dont le nom du propriétaire en lettres gothiques était encore bien visible.

— L'odeur de la mort traîne encore.

Il avait plu et la terre était grasse. Elle était généreuse et nourricière mais l'angoisse de tomber sur une âme perdue empêchait le fermier et ses fils de sourire à nouveau à la vie et de cultiver convenablement leur terrain.

— Les démineurs ne pourront venir que dans deux jours, annonça le père en raccrochant le téléphone. Ils sont du côté de Nécý. Un gamin, en voulant cueillir des champignons en forêt, a eu la jambe arrachée par une mine dissimulée.

— C'est la troisième fois cette semaine. Faudrait que ça s'arrête. Dix ans que la guerre est finie et nous payons encore chèrement notre tribu, dit la mère, torchon à la main pour attraper la marmite et la poser au centre de la table.

Avec une louche, elle servait dans les assiettes creuses, ébréchées pour certaines, ayant perdu leur couleur pour d'autres, les légumes arrosés du jus de la cuisson.

— Cela tiendra le ventre, dit la mère du petit garçon en coupant une tranche de pain dur qu'elle morcela équitablement pour que chacun puisse en avoir un morceau qu'il trempera dans le jus.

Le silence revint. Seuls les crépitements du feu, les cuillères dans les assiettes dénotaient avec la lourdeur du moment. Quand les assiettes furent vides, tous se levèrent.

— Au lit ! dit la maman à son fils. Demain il y a école !

Et après la vaisselle, pendant que la grosse bûche devenait cendres, le patriarche attrapa de sa main calleuse la boîte posée sur le manteau de la cheminée. Elle contenait un mélange de feuilles séchées de tilleul, cassis, fraisier, noyer. En l'ouvrant, une odeur douce-reuse envahit ses narines. Dans le fourneau de sa pipe en bois, il tassa une belle pincée et avec un bout de tison enflammé, l'alluma. Assis dans son fauteuil recouvert d'une couverture pour cacher le délabrement du dossier, les yeux perdus et le regard vague, il tirait de petites bouffées de sa bouffarde. Son épouse avait les traits marqués. Chaque fois qu'elle entendait son mari de fermier parler du dedans du couloir de la mort, d'un champ où avait été trouvé un corps ou un obus, elle repensait à la trouille qu'elle avait eue quand elle avait dû marcher sur les cadavres où le sang giclait de la bouche. Depuis lors, elle n'avait plus quitté la ferme et se tenait à l'abri derrière ses murs épais. Elle avait avalé les mots et restait silencieuse.

— Tu sais, demain, faudra que j'aille à la ferme Hubert. Un corps est remonté à la surface et nous devons envoyer la plaque du mort au service de l'identification, faire appel à la gendarmerie. Le pire c'est qu'il va rester là car les nations ne voudront pas le rapatrier et ne payeront pas les pensions aux veuves.

Une larme coula le long des joues creusées de la femme. Depuis ce jour-là, elle avait vieilli. Elle avait perdu ses illusions de jeunesse.

## Les Lettres Normandes

Revue trimestrielle  
de la Société des Écrivains Normands  
fondée en 1923  
Association loi de 1901

Ancien Président (†)  
Claude LE ROY

Conseil d'administration 2024 :  
Présidente : Bernadette LAVAL-FISERA  
Trésorier : David HANLEY  
Secrétaire : Yves-Marie HELLO

Vice-présidents délégués :  
Calvados : Colette DESCHAMPS  
Manche : Vladimir FISERA  
Orne : Michel DELAUNAY  
Eure : Isabelle ROBBE

Rédactrice adjointe :  
Nathalie JAUSSAUD-OBITZ

Membres du bureau :  
Edith SERAIS - Éric NAVET

### Association régie par la loi de 1901

Elle a pour but de regrouper les écrivains ayant des origines normandes ou ayant pris notre province comme terre d'adoption, d'organiser toutes manifestations propres à servir les lettres normandes et plus généralement la culture et la langue française. Elle édite une revue trimestrielle.

Elle comprend des Membres d'Honneur, des Sociétaires ainsi que des Membres adhérents ou sympathisants.

Pour devenir sociétaire il faut avoir publié au moins deux ouvrages et être agréé par un comité de lecture.

Elle organise chaque année diverses manifestations tenues par rotation dans l'un des cinq départements de Normandie : Assemblée générale en octobre, conférences, salons du livre, animations.

Enfin elle décerne tous les ans plusieurs prix par concours :

### Les Prix :

Prix Gustave Flaubert  
des Écrivains Normands (fiction)  
et  
André Maurois (histoire);  
en alternance.

Prix de la Nouvelle arthurienne

Le Prix de poésie :  
Le Prix Louis Bouilhet (sur manuscrit).

